



Hpassage

Porte-jarretelles day

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Hpassage

Porte-jarretelles day



© Le jardin d'Aphrodite - Mars 2017

Sommaire

Un déjeuner perturbant	5
Des achats qui changent tout	15
Le jeu des boutons	27
Visite inattendue	41
Étrange séance autour d'une tasse de thé	55
Le lounge du porte-jarretelles	65
Aux obsèques en porte-jarretelles	79



Un déjeuner perturbant

— Aïe !

Nicole entend un cri venir du bureau de son boss. Elle lève la tête, tend l'oreille. « *Mais que font-ils ?* »

Éléanore, la jeune avocate stagiaire, est dans le bureau de son directeur depuis maintenant plus de dix minutes. Et la porte est fermée. D'habitude, il laisse la porte de son bureau ouverte. La paroi séparant les deux bureaux est constituée de carreaux de plâtre, pas terrible pour l'insonorisation. Il suffit qu'une personne lève la voix pour qu'on l'entende ; alors un cri !

Quelques instants plus tard... un, deux gémissements traversent la paroi. Puis plus rien.

Nicole se replonge dans son travail. Directrice administratif et financier d'une importante PME, elle est efficace, s'entend très bien avec son directeur que tout le personnel de l'entreprise appelle « le boss ». À presque cinquante ans, les cheveux bruns coiffés en éternel chignon mais avec un soupçon de fantaisie que lui avait suggéré son coiffeur, elle est respectée pour son savoir-faire et son excellente communication. Pour se sortir des tracasseries administratives imposées par un État trop présent, elle a facilement obtenu l'aide d'une jeune avocate en stage dans l'entreprise. Mère de deux enfants, séparée de son mari, fervente croyante, elle ne manque pas d'assister à la messe chaque dimanche.

Quelques minutes plus tard, la stagiaire sort du bureau du boss. Soupçonneuse, Nicole remarque que la jeune avocate a le visage rouge. Éléanore lui sourit, mais ne s'attarde pas et file rejoindre son bureau.

« *J'aimerais bien avoir son âge...* » soupire Nicole dans un élan de nostalgie. Éléanore, tout juste 22 ans, avec déjà des formes de femme, porte une petite jupe serrée, un peu courte au goût de Nicole, les jambes gainées d'un collant noir, perchée sur de hauts escarpins, alors qu'elle-même ne porte que des chaussures à petits talons. La poitrine, bien en chair, est moulée dans un tee-shirt blanc très ajusté.

Nicole ne cherche jamais à séduire. Il lui arrive de penser au sexe, bien sûr, mais l'éducation qu'elle a reçue ne laisse pas place à ces choses-là. Réussir dans le monde professionnel, élever correctement ses enfants, voilà qui suffit à sa vie. Du moins c'est ce qu'elle tente de se persuader... car au fond d'elle, une petite voix ne manque pas de lui rappeler de temps en temps que sa vie est triste, ennuyeuse, sans surprise.

— Nicole, pouvez-vous venir un instant s'il vous plaît ?

C'est le boss, monsieur Picard, qui l'appelle.

Lorsqu'elle entre dans le bureau du boss, une odeur inhabituelle lui titille les narines. Il y fait une chaleur torride, et cette odeur rappelle celle qui règne dans une salle de réunion lorsqu'une équipe de plusieurs personnes y a passé plusieurs heures ; mais il y a quelque chose en plus dans cette odeur qu'elle n'arrive pas à déterminer.

Deux mouchoirs chiffonnés traînent sur le bureau. Le nœud de cravate du boss est défait, des taches de transpiration maculent sa chemise. Le plateau du bureau, d'habitude impeccablement rangé, est dans un état de foutoir invraisemblable, dossiers éparpillés ; une règle, un stylo et une chemise en carton jonchent le sol. Il se lève et ouvre la fenêtre pour aérer la pièce.

« *Que s'est-il passé dans cette pièce ?* » se demande-t-elle tandis que son directeur lui tend les papiers qu'il a signés. Elle n'est pas

idiote ; elle se doute bien qu'il s'est passé quelque chose de pas très net. Intriguée, suspicieuse même, elle est terriblement mal à l'aise. Et cette odeur entêtante qui lui rappelle bien quelque chose – mais quoi exactement ? – elle n'arrive pas à l'identifier.

La nuit suivante, Nicole se réveille vers deux heures du matin, en nage. Elle découvre sa culotte inondée ; une tache orne les draps à l'endroit où reposaient ses hanches. Elle se souvient d'un rêve érotique qu'elle vient d'avoir, un rêve dans lequel un événement obscène se produisait... Ça lui arrive de temps en temps, en se demandant à chaque fois d'où peuvent bien venir ces rêves stupides où elle se trouve dans des situations qu'elle juge dégradantes. Pour chasser ce souvenir dont elle a un peu honte, elle se lève pour changer de culotte et étendre une serviette éponge propre dans ses draps avant de se recoucher.

Le lendemain, en milieu de matinée, Nicole veut en avoir le cœur net. Elle saisit son combiné téléphonique et appelle la jeune stagiaire :

— Éléanore, j'aimerais déjeuner avec vous. Êtes-vous disponible ce midi ?

— Bien sûr, Madame Pavin, avec plaisir. Nous nous retrouvons à la cafétéria à 12 h 30 ?

— Non, allons déjeuner dehors dans un petit restaurant ; je vous invite.

— C'est sympa de votre part ! Merci, Madame.

— Appelez-moi Nicole, vous voulez bien ?

— D'accord Mada... euh, Nicole.

— À tout à l'heure. Rendez-vous dans mon bureau ; nous partirons ensemble.

Une heure plus tard, les deux femmes sont assises dans une brasserie, autour d'une table située contre une baie vitrée.

— Oh, il y a des langoustines fraîches dans la carte : j'adore. Et si nous en commandions ?

— D'accord, réplique Nicole, excellente idée : moi aussi je les aime beaucoup.

La commande prise, Éléanore demande :

— Pourrais-je prendre un apéritif, s'il vous plaît ?

— Si cela vous fait plaisir, oui, bien sûr, mais nous allons être pompettes !

— *Nous* allons être... Alors vous aussi vous en prenez un pour m'accompagner ?

— Euh... eh bien... oui, pourquoi pas ?

Nicole commande deux kirs royaux. Après trois gorgées qu'elle avale rapidement pour se donner du courage, Nicole décide d'attaquer Éléanore sur le sujet qui la préoccupe.

— Éléanore, hier après-midi, quand vous étiez avec monsieur Picard, je vous ai entendue crier...

— Oh... vous m'avez entendue ? dit la jeune femme en rougissant. Je me doutais bien que c'était dangereux.

— « Dangereux ! ? » Mais qu'est-ce qui était dangereux ?

— Eh bien...

Éléanore saisit sa flûte, la porte à ses lèvres, regarde Nicole en affichant un demi-sourire puis, baissant les yeux, elle lui demande :

— Vous me promettez de ne rien dire ?

— ...

— Il... il m'a donné la fessée.

— Quoi ? Il vous a donné la fessée ? Mais... c'est horrible, il faut porter plainte !

— Surtout pas, réplique Éléanore. Je l'avais bien cherché ; et puis c'était... bon.

— Comment... « bon » ?

— Il ne m'a pas vraiment fait mal, et puis il a ensuite été très doux, si vous voyez ce que je veux dire... Il m'a couchée sur ses cuisses, relevé ma jupe, descendu mon collant à mi-cuisses, et il m'a...

Nicole se redresse, lève les yeux au ciel. « *Mon Dieu... Elle a reçu une fessée du boss, dans son bureau, et elle a aimé ça... Elle est complètement folle !* » Déboussolée par ce qu'elle vient d'entendre, elle se rue sur sa flûte et l'avale d'un seul trait. Avant qu'elle ne puisse répliquer, le serveur apporte un grand plat de langoustines grillées à la plancha.

Éléanore, se rendant compte du trouble de Nicole – et contente de son petit effet – décide d'en rajouter :

— Nicole, il faut que je vous dise... le boss, il a une idée géniale dont il m'a fait part : vous avez vu le film *La journée de la jupe* ? Eh bien, il pense qu'instituer un « Porte-jarretelles day » pour les femmes serait une très bonne chose pour l'entreprise. Cette fameuse journée serait obligatoire une fois par semaine. La productivité s'en trouverait grandement améliorée car, à son avis, les femmes, se sentant désirées, viendraient travailler avec le sourire. Quant aux hommes, découvrir la marque d'une jarretelle sous une jupe serrée les ferait arriver plus tôt et partir plus tard. Malheureusement, la loi française est tellement restrictive qu'il est impossible de mettre en place un tel article dans la section « comportement » du règlement intérieur.

Nicole est effarée... Comment un directeur de société, au comportement impeccable envers son personnel, peut avoir une idée... tellement perverse ? !

— Mais... c'est épouvantable ! Le lieu de travail ne peut pas être un endroit où les femmes devraient être vêtues comme... comme des...

Éléanore éclate de rire :

— Voyons, Nicole, être en bas et porte-jarretelles ne signifie pas être une pute. C'est très chic ; et puis, aujourd'hui, ce genre de dessous est à la mode. Vous n'en portez jamais ?

Nicole réplique en rougissant :

— Oh non, voyons ! Je ne suis pas une...

— Une salope ?

— Non, bien sûr. Je ne suis pas ce genre de femme ; c'est une tenue de p... enfin, je veux dire, pour... mettre un homme dans son lit !

— Vous n'aimez pas les hommes ?

— ...

Nicole se replonge en silence dans son assiette, arrachant une patte de langoustine, la brisant pour en extraire la chair blanche. La tenant délicatement entre deux doigts, elle la porte à sa bouche et la suce. Levant les yeux, elle voit Éléanore la fixer d'un regard brillant. Se rendant compte que son geste peut paraître obscène, elle rougit encore, mal à l'aise, se dandinant sur son siège. « *Mon Dieu, cette conversation est vraiment inconvenante...* »

— Vous n'aimez pas les hommes ? Peut-être préférez-vous les femmes ? insiste Éléanore.

Tenant de reprendre son self-control, Nicole réplique un peu sèchement :

— Quand un homme me parle, je veux qu'il me regarde dans les yeux, et non pas qu'il ait le regard rivé sur mes jambes ou mes seins.

— Vous êtes toujours en pantalon large, avec un pull ou une tunique qui flotte sur votre torse et des chaussures à petits talons. Vous avez pourtant un joli visage ; ce collier de perles vous va bien, vos ongles sont peints, vos seins sont semble-t-il plutôt gros...

Quelques secondes de silence pendant lesquelles Nicole regarde son assiette, puis Éléanore reprend :

— Vous devriez être fière de votre corps, le valoriser en portant des vêtements plus appropriés, comme par exemple des escarpins aux talons de huit centimètres pour commencer, une jupe plus courte et moulante, comme moi...

— Mais... Éléanore, voyons... Pour être respectée, je me dois d'avoir une allure très professionnelle. Je veux que l'on regarde mon visage au lieu de ma poitrine ou... mon derrière !

— Nicole, ne suis-je pas, moi-même, professionnelle ? Vous n'êtes pas satisfaite de mon travail ?

— Si, bien sûr ; vous êtes très efficace pour une stagiaire.

— Merci, Nicole, mais vous devriez être plus féminine : être vêtue comme une femme séduisante n'empêchera pas que vous soyez respectée.

— Bien... euh... terminons ces langoustines.

Nicole prend maintenant garde à ne plus lécher ses doigts ni les pinces du crustacé. « *Plus de gestes obscènes ; je dois faire plus attention.* »

La tête lui tourne un peu ; elle a l'impression de flotter. Les deux verres de vin blanc, le sujet de leur conversation, le regard de cette stagiaire effrontée, tout contribue à la troubler. Bien qu'elle s'en défende, elle ne peut s'empêcher de s'imaginer en bas, porte-jarretelles et talons aiguilles au bureau.

Éléanore a bien senti le trouble de Nicole ; alors, par jeu, elle décide de poursuivre sa provocation :

— Nicole, je peux vous dire un secret ?

« *Mon Dieu, que va-t-elle encore bien pouvoir me raconter ?* » se demande Nicole avant de répondre :

— Oui, euh... je ne sais pas.

— Vous me promettez de le garder pour vous, de ne jamais le raconter à qui que ce soit ?

— ... Promis, juré ! réplique Nicole, de plus en plus inquiète de ce qu'elle va entendre.

— Quand le directeur m'a couchée sur ses genoux pour me fesser, j'ai...

— Éléanore ! Vous n'allez pas recommencer ! lance Nicole en criant presque.

Malgré le brouhaha qui règne dans la salle du restaurant, des têtes se tournent dans leur direction. Nicole, réalisant qu'elle a parlé trop fort, rougit violemment en rentrant les épaules.

— Je disais donc : quand il m’a couchée sur ses genoux, j’ai vu sur l’écran de son PC... des photos ; des photos de femmes, habillées des pieds à la tête, mais la jupe relevée, en bas et porte-jarretelles. Toutes les photos étaient du même genre : des femmes mûres, les jambes couvertes de bas nylon style vintage, le chemisier ou la veste de tailleur entrouverts laissant voir les seins. Et ça m’a excitée encore plus !

Nicole ouvre la bouche, effarée par ce qu’elle vient d’entendre ; elle baisse la tête, plonge le regard dans son assiette. Son boss est donc un pervers ! L’homme avec qui elle travaille depuis maintenant six ans, qu’elle croyait bien connaître, qui a toujours été correct, presque affable, est un dévergondé !

— Nicole, dit doucement Éléanore, vous êtes choquée ?

Choquée est un faible mot : elle se sent mal à l’aise. « *Cette petite salope...* » Le mot « salope » vient de traverser son esprit. Effarée par la tournure qu’a prise cette conversation, elle sent sa culotte coller à son sexe. « *Mon Dieu, faite qu’elle se taise...* » se lamente intérieurement Nicole qui ne sait plus où se mettre. Pour se donner une contenance, elle saisit encore son verre et avale deux gorgées de vin. Une bouffée de transpiration mouille son chemisier qui colle au dossier de la chaise.

— Voulez-vous savoir pourquoi il m’a donné la fessée ?

— Oui... euh, non, je ne veux surtout pas le savoir !

— Eh bien, je vais vous le dire quand même.

Les yeux rivés dans ceux de Nicole, elle explique :

— Tout simplement parce que ce jour-là je portais un collant au lieu de bas. Il m’a punie, et... j’ai adoré ça.

— Éléanore ! Enfin, quand même ! s’exclame Nicole. Vous n’allez pas me dire... qu’il vous a fessée parce que vous portiez un collant au lieu d’un... porte-jarretelles.

— Ben si, mais c’était un collant fin sans renfort au niveau de la chatte, et je n’avais pas de culotte.

— Éléanore, vous... Mais enfin, comment parlez-vous ?

— Quoi donc, le mot « chatte » ? C'est tout de même plus joli et excitant à dire que « vulve ». D'ailleurs, le directeur aime bien dire que ma chatte lui plaît. Il me reproche de l'avoir trop épilée : il voudrait que je laisse pousser mes poils.

Nicole n'en peut plus ; la conversation prend une tournure totalement obscène, plus que déplacée ! *« Ce sont deux pervers, deux obsédés ! Cette petite salope ! Mon Dieu, encore ce mot, "salope"... Pourquoi me vient-il toujours à l'esprit ? »*

Le serveur approche, retire les assiettes vides et leur tend la carte des desserts.

— Oh chic, un banana split : j'en veux un ! s'exclame Éléanore.

Nicole voudrait être aussi folle que ne l'est la jeune stagiaire ; mais comment l'être ? Plus de vingt ans les séparent, et leur personnalité est si... différente !

Malgré leur conversation scandaleuse, bien qu'elle soit choquée par les termes employés par Éléanore, Nicole a maintenant envie que cela continue : les mots utilisés par Éléanore, les verres de vin... des images dansent devant ses yeux, des images obscènes représentant la jeune femme couchée sur les cuisses de son boss, les fesses à l'air. Nicole a l'impression de littéralement flotter. La tête lui tourne un peu, les joues lui brûlent.

Quelques minutes plus tard, le serveur leur apporte les desserts. Nicole, qui avait commandé un café, découvre le contenu de l'assiette d'Éléanore. Elle aurait dû s'en douter : ce dessert est une banane entourée de deux boules de glace, recouvertes de crème chantilly ! Éléanore remarque le trouble de Nicole. La regardant fixement, elle lui dit :

— Le directeur a une belle bite, comme cette banane, avec deux grosses couilles.

— Mon Dieu, vous êtes folle ! Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Si... mon Dieu, vulgaire ! Et puis d'abord, comment savez-vous ça ?

— Mais non, je blague ! Et puis ce n'est pas vulgaire de dire le mot « bite », mais obscène.

Éléanore éclate de rire et se rue sur son dessert. Après quelques bouchées, elle reprend en insistant :

— Nicole, permettez-moi de vous dire que vous êtes vraiment trop coincée. Êtes-vous heureuse ?

— Quelle question... Eh bien oui, mais... je suis débordée par le travail et l'éducation de mes deux enfants. Pourtant, si vous voulez savoir, j'avoue m'ennuyer un peu.

— Vous devriez prendre du temps pour vous, pour vous amuser. Voulez-vous que je...

Nicole l'interrompt :

— Il est temps de retourner au bureau. Je vais aux toilettes une minute, et nous y allons.

Elle éprouve un besoin urgent d'uriner. Elle file aux toilettes, avec la désagréable impression que toute la salle a les yeux rivés sur son corps. Baissant son pantalon pour s'asseoir sur la cuvette, elle comprend pourquoi la culotte colle à sa vulve : elle est trempée !
« *Mon Dieu, c'est cette conversation ; tous ces mots que cette petite salope... une... salope... J'ai... j'ai besoin de... de me toucher !* »

Assise sur le siège, le dos cambré, en nage malgré la fraîcheur du lieu, elle glisse une main vers sa chatte et se masturbe furieusement. Il lui faut à peine trente secondes pour qu'une jouissance fulgurante la laisse pantoise dans cette enceinte cloisonnée.

Des achats qui changent tout

Toujours dans les toilettes femmes, Nicole tente de reprendre ses esprits, effrayée et honteuse par ce qu'elle vient de faire. Comment elle, si maîtresse de ses nerfs, a-t-elle pu se laisser aller à faire ça dans un tel endroit, se... se branler jusqu'à la jouissance ?

Après s'être consciencieusement essuyé la vulve avec le papier toilette, elle remonte sa culotte. Malheureusement le tissu, trempé de cyprine, colle à son entre cuisses. En pestant, elle saisit quelques feuilles de papier toilette qu'elle dépose au fond de la culotte pour isoler la peau du coton. Bien que perturbée comme jamais par ce qui vient de se produire, elle prend conscience qu'elle se sent mieux : la tension nerveuse qui la nouait a disparu. Rectifiant son maquillage pour se donner une allure sereine, elle réalise qu'Éléanore l'attend depuis un bon moment à cause de cet instant de coupable égarement...

De retour à leur table, Éléanore, un peu inquiète, se demande si elle n'est pas allée trop loin dans la provocation.

— Nicole, allez-vous bien ? Vous n'avez pas été malade j'espère.

— Non... pas du tout. Excusez-moi de vous avoir fait attendre ; je vais même très bien.

Nicole réalise qu'elle a répondu un peu vite. Pourquoi avoir ajouté « très » ? La jeune femme pourrait penser que leur conversation lui a beaucoup plu. « *Il faut absolument que je me reprenne ; je ne peux pas lui laisser croire que... mais quoi, en fait ?* » Elle cherche désespérément à éjecter de son cerveau ces images de débauche qui l'envahissent : sa main fouillant entre ses cuisses jusqu'à

la jouissance dans les toilettes d'un restaurant, quelle honte ! Et cette jeune femme, culotte baissée, courbée cul nu sur les cuisses de son boss... « *Quitter ce lieu, vite. Oublier cette discussion et mon attitude dégradante dans les toilettes.* »

— Bien. Il est temps de retourner au bureau. Allons-y.

Les feuilles de papier toilette qu'elle a disposées dans l'empiecement de sa culotte la démangent. Elle tente bien de donner à sa démarche une allure naturelle en se dirigeant vers la sortie, mais cette impression que tout le monde la suit du regard ne la quitte pas.

Dès la porte franchie, Éléanore saisit la main de Nicole et, se mettant sur la pointe des pieds, elle pose un baiser appuyé sur la joue de sa directrice.

— Merci pour ce repas et cet excellent moment passé avec vous.

Nicole, confuse et peu habituée à ce genre d'effusion, finit par sourire en pressant la main de la jeune femme. « *Finalement, je l'aime bien, cette stagiaire !* »

— Vendredi, à la sortie du bureau, je vais faire un peu de shopping ; voulez-vous m'accompagner ?

— Euh... je ne sais pas... Les enfants vont m'attendre.

— Nicole, s'il vous plaît, j'aimerais beaucoup... J'ai besoin de conseils pour une ou deux jupes.

— Bon, d'accord ; nous sortirons un peu plus tôt.

— Super !



De retour au bureau, Nicole ne peut se concentrer sur son travail. Elle a dû aller voir le boss à deux reprises. Chaque fois qu'elle est entrée dans le bureau, elle pensait à la scène racontée par Éléanore, imaginant la jeune femme, le collant et la culotte descendus aux genoux, courbée sur les cuisses du boss, recevant la fessée, et peut-être... plus encore...

Le boss ? Il la regarde à peine. Est-ce parce qu'elle est trop vieille, parce qu'elle n'est pas sexy ? Elle se rappelle les mots employés par la jeune stagiaire, les photos sur le PC, des femmes en bas et porte-jarretelles, des femmes... indécentes, obscènes, les cuisses ouvertes. Le boss n'est pas une gravure de mode, pourtant elle le trouve beau. Il a de l'allure, du charisme. Il la respecte, avec parfois un peu trop de condescendance. Pourquoi ne la regarde-t-il pas avec les yeux d'un homme désirant une femme ? Éléanore lui a dit qu'il possède une belle... un beau sexe ; mais bien qu'elle s'en défende, le mot « bite » s'impose à elle. Et les couilles, des couilles bien pleines, prêtes à cracher leur jus...

Se replongeant dans son dossier, elle tente d'oublier toute cette lubricité qui l'obsède. Impossible : elle ne pense qu'à des choses sales, des hommes se masturbant devant des femmes exhibant leurs cuisses, leur cul. Et cette culotte trempée qui lui colle à la peau... Posant une main sur l'entrejambe de son pantalon, elle réalise que le tissu est encore trempé ; une auréole foncée est bien visible sur le devant du vêtement. « *Mon Dieu... Le boss l'a-t-il vue ?* »



Le vendredi suivant, à la sortie du bureau, elles partent ensemble pour une séance de shopping. Éléanore entraîne Nicole dans le grand magasin. La bonne humeur de la jeune femme l'amuse. Elle appréhendait cette sortie, mais parcourir les rayons avec celle qui pourrait être sa fille est finalement un vrai régal.

Éléanore essaie deux jupes, puis trois, puis cinq – toutes plus courtes les unes que les autres – en tournoyant, un grand sourire aux lèvres qui amuse beaucoup sa supérieure. L'une des jupes est plissée, courte, lui donnant une allure d'écolière. Ayant fait son choix, elle propose :

— Nicole, vous devriez en choisir une vous aussi.

L'enthousiasme de la stagiaire entraîne Nicole dans un tourbillon ; elle aussi se met à rire. Alors elle choisit une jupe droite,

noire, l'essaie, la trouve un peu serrée aux fesses, mais finit par demander l'avis d'Éléanore.

— Elle vous va bien ; un peu longue, toutefois : il faudrait la raccourcir.

— Oui, mais elle me serre vraiment trop.

— Non, non, au contraire : elle moule parfaitement vos hanches.

À force de persuasion, Nicole finit par en choisir deux ; des jupes droites, dont l'une se fermant sur le devant par des pressions du haut en bas.

— Il ne faudrait pas que les pressions lâchent quand vous vous asseyez... commente perfidement la jeune femme.

Nicole rit, se demandant intérieurement si elle osera vraiment porter cette jupe un jour. Éléanore a raison : si elle s'ouvrait lorsqu'elle s'assoit dans le bureau du boss... quelle honte ! Depuis combien de temps n'a-t-elle plus mis de jupe ? Trois mois ? Six mois ? Deux ans peut-être, deux ou trois fois en été. Elle s'examine dans le miroir de la cabine d'essayage. Les attaches des chevilles et des genoux sont fines, les cuisses pleines, les hanches un peu fortes ; mais après tout, elle n'a plus vingt ans. L'excitation prend possession d'elle : « *Pourrais-je encore plaire à un homme avec cette jupe ? Pourrais-je plaire au boss ?* »

Puis les deux femmes parcourent le rayon des chaussures. Après bien des palabres, Nicole cède devant une superbe paire d'escarpins noirs aux talons effilés et une paire de bottes à talons aiguille, très chics, la vendeuse l'ayant bien conseillée de porter son choix sur une cambrure lui permettant de marcher sans souffrir.

— Nicole, vous devriez garder les escarpins aux pieds : ils vous donnent une jolie démarche. Et mettez la jupe droite.

Elle cède encore une fois, finalement ravie de ses achats. Bizarrement, elle se sent épiée. Lorsqu'un regard se fixe sur elles, les femmes le ressentent toujours. Pivotant sur ses escarpins pour suivre Éléanore, elle découvre son boss derrière le rayon juxtaposant le sien. Il approche, un large sourire aux lèvres.

— Monsieur Picard... que faites-vous là ? s'exclame Nicole en se sentant stupide.

— Nicole, bonsoir. Quelle bonne surprise ! Vous êtes ravissante.

— Euh... merci, mais...

— J'espère vous voir dans cette tenue lundi matin.

Avant que Nicole ne puisse réagir, Éléanore s'approche, le sourire malicieux.

— Bonsoir, Monsieur Picard.

— Éléanore, vous aussi vous renouvelez votre garde-robe ? Est-ce vous qui avez conseillé à Nicole de s'habiller enfin comme une vraie femme ? dit-il en insistant sur « vraie ». Elle a de bien jolies jambes ; dommage qu'elle les ait si longtemps cachées...

Nicole rougit. Une bouffée de chaleur lui monte au visage. « *Une vraie femme... Il veut me voir en "vraie femme" !* »

— Eh bien, nous nous conseillons mutuellement, répond Éléanore. Excusez-nous, nous n'avons pas terminé ; il reste le rayon lingerie à parcourir.

— Excellente idée. Si je peux me permettre : blanc, le porte-jarretelles. Blanc, c'est bien plus chic que le noir... Couleur chair, les bas ; et beige aussi, j'aime bien, dit-il malicieusement.

— Nous ferons comme vous le désirez, réplique Éléanore en riant aux éclats.

Nicole n'en revient pas. Son boss et la stagiaire discutent comme si elle n'existait pas. Pas vraiment, en fait, car le boss, tout en parlant, ne quitte pas ses jambes des yeux. « *Il me regarde ; il me regarde comme jamais il ne m'a regardée. Et il suggère d'acheter un porte-jarretelles !* »

— À lundi, dit-il en fixant du regard les yeux de Nicole ; à lundi, et... heureux de voir que vous avez décidé de vous montrer à votre avantage. Ravissant, vraiment ravissant ! dit-il en s'éloignant.

Nicole ne peut plus bouger, les muscles du corps tendus comme un arc, la respiration bloquée.

— Il m'a regardée. Il a... regardé mes jambes, mes hanches, mon corps ; il... il s'est intéressé à moi ! pense-t-elle tout haut.

— Eh bien oui, Nicole, vous lui plaisez. Je l'ai vu faire, le regard braqué sur vos cuisses... J'ai bien fait de vous faire choisir une jupe laissant voir le tiers de vos cuisses. Je crois bien qu'il a envie de vous sauter.

— De quoi ? Me sauter ?

— Ben oui, de vous baiser, si vous préférez. Je connais ce regard qu'il a lorsqu'il veut une femme ; et la manière de vous regarder, de vous complimenter, de suggérer la couleur des bas et du porte-jarretelles... Il veut que vous soyez sexy, bandante.

— Éléanore, voyons ! Je ne suis pas cette sorte de femme qui...

La jeune femme ne la laisse pas terminer sa phrase ; elle repousse Nicole dans la cabine d'essayage puis, à l'abri du rideau, elle la plaque contre la paroi, lui saisit les hanches, colle ses lèvres contre celles de sa supérieure qui, complètement dépassée par les événements, se laisse faire. Alors la jeune femme en profite : elle force les lèvres de Nicole, enfonce sa langue, l'embrasse à pleine bouche dans un baiser torride, seins contre seins !

Lorsqu'Éléanore relâche enfin son étreinte, subjuguée par ce baiser délicieux, Nicole reste adossée à la paroi, les bras ballants. La tête lui tourne, son cœur bat la chamade. Elle réalise qu'elle a été passive... Non, bien pire : elle a participé au baiser, elle a enroulé sa langue à celle de la jeune femme. Une femme, elle a embrassé une femme ! Jeune, en plus !

— Allons voir la lingerie, propose Éléanore en partant vers le rayon des dessous féminins.

Nicole reste sans voix. Elle récupère son sac, son manteau, la poche dans laquelle se trouve la jupe à boutons-pression et le pantalon qu'elle portait en arrivant, puis elle file rejoindre Éléanore, réalisant qu'il n'est pas si difficile de marcher avec ces escarpins aux talons très hauts qui lui embellissent les jambes.

Le week-end a été très perturbant pour Nicole. Les événements du vendredi soir la troublent profondément. Les achats de jupes, d'escarpins, et surtout de bas et porte-jarretelles selon les désirs du boss, le profond baiser d'Éléanore, tous ces événements l'ont mise dans un état d'extrême nervosité. Le boss la trouve ravissante ; il la veut sexy !

Les deux nuits du week-end ont été agitées, très agitées. Elle a dû se masturber à de nombreuses reprises avant de pouvoir trouver le sommeil, s'imaginant baisée sur le bureau du boss, enfilée par la grosse bite – c'est bien le terme employé par la stagiaire – une bite bien dure dans la chatte. Elle a répété le mot « bite » une bonne dizaine de fois en se caressant, s'imaginant la prendre profondément, elle, la mère de famille sage et pieuse, courbée sur le plateau de verre de la table de travail du boss, les seins à l'air, gémissant comme une... comme une... salope ! Comme une salope dépravée faite pour être baisée par les hommes, tripotée par Éléanore... par une femme ! Les orgasmes se sont succédés, la rendant trempée de sueur, mais enfin apaisée. Jamais elle n'avait autant joui en étant seule à se caresser comme la dernière des vicieuses en manque.

Dès que les enfants ont été couchés, elle a essayé le porte-jarretelles et les bas choisis avec Éléanore, les escarpins aux pieds. Elle a enfilé la jupe à boutons puis, assise sur une chaise, face au miroir de sa chambre, elle s'est observée, croisant et décroisant les jambes. Défaissant le bouton du bas de la jupe, elle a tenté de savoir si le haut de ses bas était visible ; puis un autre bouton. Elle croise les jambes. Cette fois-ci, un œil averti pourrait apercevoir un morceau de chair nue et l'attache d'une jarretelle.

Elle se trouve belle, séduisante. Elle se sent femme ; terriblement femme. Un mot lui vient à l'esprit : « femelle ». Une femelle faite pour séduire les hommes, faite pour être caressée, tripotée vicieusement. Une fois de plus sa petite culotte, qu'elle a pris soin d'enfiler par-dessus le porte-jarretelles, s'humidifie au point de coller à sa vulve.

Elle sort de son dressing un tailleur gris avec de fines rayures blanches, la jupe tombant au ras du genou. « *Très chic ; peut-être devrais-je la porter chez la retoucheuse pour ouvrir une fente sur le devant : ce serait joli, beaucoup moins austère, et surtout... sexy !* »

Dimanche matin, à la messe, elle s'est surprise à observer les jambes des femmes. Surtout celles qui portaient de hauts talons, les jambes recouvertes de collants... ou peut-être de bas. Elle a remarqué que l'une d'entre elles, perchée sur de très hauts talons aiguille, avait les jambes parées d'une couture courant le long de l'arrière du mollet. « *Certainement des bas... Porte-t-elle une culotte ? Peut-être est-elle nue sous sa jupe ? Et le curé, observe-t-il les jambes de ses paroissiennes ?* » Jamais auparavant elle ne s'était préoccupée du type de sous-vêtement que porte une femme assistant à l'office. Effrayée par ces pensées lubriques, elle s'est replongée dans le déroulement de la messe, mais sans grand succès.

Lundi matin, encore en peignoir, elle observe le porte-jarretelles et une paire de bas qu'elle a déposés sur le lit. « *Comment m'habiller ce matin ? Je ne vais quand même pas porter cette tenue de femme fatale ! Je ne vais pas travailler pour séduire les hommes : je dois rester professionnelle.* »

Une heure plus tard, elle réalise qu'elle ne s'est toujours pas décidée. « *Pantalon ou jupe... Allez, jupe pour changer ; quand même pas celle à boutons : trop tendancieux. Et un collant.* » Elle enfle la jupe droite, le collant, se regarde dans le miroir. Finalement, elle se décide en enlevant le tout pour enfiler les bas couleur chair, le porte-jarretelles et la jupe à boutons. « *Zut ! Après tout, je vais m'habiller comme j'en ai envie !* »

Aujourd'hui, temps sec ; les bottes attendront. Ce seront les escarpins qu'elle portait vendredi au grand magasin lorsque son boss l'a vue... Elle s'observe encore, tourne et retourne devant la glace. « *Pas mal ; bon chic bon genre. Un collier de perles, un chemisier blanc...* » Le chignon bien en place, les ongles impeccablement vernis, elle vérifie son maquillage une dernière fois.

« *Mon Dieu... Trois quarts d'heure de retard ! Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?* » Jamais, au grand jamais elle n'avait été en retard au bureau. Saisissant son manteau, elle attrape son sac, les clés, et réalise soudain qu'elle ne porte pas de culotte ! Filant dans sa chambre, elle en saisit une rapidement, l'enfile en se tortillant car la jupe est vraiment serrée, très ajustée aux hanches, lui moulant le cul de façon obscène ; mais ça, elle ne s'en est pas encore rendu compte...

Arrivée au bas de l'immeuble de l'entreprise, elle entre dans le hall, le manteau entrouvert, chemisier boutonné jusqu'au cou. Un petit mot gentil accompagné d'un signe de la main à l'hôtesse d'accueil et elle fonce vers l'escalier qui la mène à son bureau situé au deuxième étage. La jeune femme de l'accueil, la bouche ouverte et les yeux écarquillés, lui rend le bonjour en bafouillant. « *C'est vraiment Nicole, en jupe et escarpins aux pieds, qui vient de passer en trotinant ?* »

Entrant dans son bureau, elle trouve un mot du boss lui demandant de venir le voir. « *Pas le temps de démarrer mon PC ; il faut que j'y aille. Il doit être furieux : j'ai presque une heure de retard.* »

— Nicole, bonjour. Mais...

Subjugué, il découvre sa directrice administratif et financier en jupe et talons aiguille, chemisier blanc très ajusté, collier de perles au cou tombant sur le haut de la poitrine, boucles d'oreille discrètes, les lèvres bien dessinées par un rouge à lèvres carmin. La créature qui se tient devant lui, d'habitude si austère, sa plus proche collaboratrice est devenue féminine... Une *working woman* de rêve, terriblement sexy !

— Monsieur Picard, désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris ce matin, mais...

— Nicole, vous êtes ravissante, délicieusement ravissante, lui dit-il avec un grand sourire. Dois-je remercier Éléanore pour ce changement... positif ?

Rougissant jusqu'aux oreilles, Nicole répond :

— Merci Monsieur, mais...

— Nicole, vous égayez ma matinée ! Si tous les lundis pouvaient être comme celui-ci, le monde serait merveilleux.

— Encore merci, Monsieur, mais... vous m'avez appelée...

— Tss-tss, laissez tomber ; nous verrons ça plus tard. Allons prendre un café.

Il se dirige vers la porte, lui fait signe de passer devant. Dans le couloir conduisant au coin café, elle sent le regard du boss sur ses jambes, sur ses fesses bien trop moulées par la jupe. « *Il regarde mes jambes, mes fesses. Il regarde mon... mon cul !* » Elle se sent fragile, vulnérable. « *Est-ce que je lui plais ?* » se demande-t-elle, anxieuse. *A-t-il envie de me baiser ? Mon Dieu, il faut que je cesse de penser à... au sexe.*

Croisant un homme dans le couloir, Nicole remarque le regard qu'il porte sur elle ; un regard qui part des escarpins, monte le long des jambes, la courbe des cuisses, puis les hanches, le chemisier qui lui compresse les seins. Un regard lubrique, comme doit être celui de son boss qui la suit. Elle le sent, ce regard, et elle commence à sentir une humidité en haut des cuisses. C'est Patrick, le consultant en management, recruté par le boss pour dynamiser l'ambiance dans l'entreprise. Il porte son éternel costume noir, cravate Hermès, chemise bleu-ciel à fines rayures blanches. Un bel homme, aux tempes grisonnantes. Il la salue courtoisement.

Prévenant, son boss lui offre le café et lui tend le gobelet.

— J'aime beaucoup ces petits plis au niveau de votre cheville ; c'est exquisément sexy. Vous avez très bien choisi vos bas, chère Nicole...

Baissant la tête, Nicole rougit une fois de plus – la deuxième fois de la journée – à peine arrivée au travail. « *Mais comment diable sait-il que je porte des bas ? Des petits plis... Zut, j'ai dû mal les tendre, à cause de ces jarretelles dont je n'ai pas l'habitude... Il a dit "sexy"... Il me trouve sexy ! Il me trouve séduisante ; il veut*

peut-être me... me coucher sur son bureau, me baiser ? Non, pas lui ; impossible : il est trop bien élevé, il n'oserait jamais faire une chose pareille. Et puis ce serait sale, faire ça dans un bureau, sur une table... Non, l'acte sexuel ne doit se faire que dans l'intimité d'une chambre, dans un lit. »

Le café avalé, ils retournent au bureau du boss. S'asseyant dans son confortable fauteuil, il demande :

— Nicole, venez voir ce dossier ; j'aimerais avoir votre avis sur un point qui m'intéresse.

Elle approche, contourne le plateau de verre, et positionnée contre le fauteuil elle se penche sur le dossier. Tout à coup elle se raidit... La main du boss vient de se poser dans le creux de son genou, puis remonte lentement, très lentement, dans une légère caresse, le long de la cuisse, faisant crisser les mailles du bas. Nicole proteste dans un souffle mais ne peut bouger, tétanisée par la sensation de cette main qui caresse avec légèreté l'arrière de sa cuisse. La tension est extrême ; ils sont tous les deux silencieux. Il n'y a que cette main qui monte, descend, remonte – jamais trop haut – effleurant la boucle de métal qui attache la jarretelle au bas, ne touchant jamais la peau nue.

« Il a osé... Il... il me touche. Et je me laisse faire. Mon Dieu, c'est... c'est vicieux ! » Puis elle se met à trembler légèrement. Pour garder l'équilibre, elle écarte un peu les pieds.

— Qu'y a-t-il, Nicole ? Vous frissonnez ; auriez-vous froid ?

Le jeu des boutons

En fait, elle frissonne d'excitation ; sa respiration devient difficile. Elle sait qu'il sait... qu'il sent bien qu'elle est folle d'envie d'être touchée plus haut. Les seins lui font mal, ils sont durs, la pointe irritée par le tissu du soutien-gorge qui les comprime. Le cœur cognant la chamade, elle attend, les bras le long du corps, immobile, soumise.

« Mais pourquoi ne remonte-t-il pas sa main plus haut, au-dessus de la lisière des bas... Qu'il touche enfin ma peau, mon sexe, ma... ma chatte ! »

— Euh... non, Monsieur, c'est... votre main !

La caresse continue, insidieuse. La jupe trop serrée gêne la progression de la main ; il dégrafe un bouton. Le temps semble s'être arrêté. Les doigts franchissent enfin le bord du bas, effleurent la peau nue, moite, brûlante. Submergée par l'émotion, elle se dégage et file se réfugier dans son bureau, là où elle se sent en sécurité.

Assise dans son fauteuil elle pose les coudes sur le plateau et se prend la tête dans les mains.

« Mon Dieu, je deviens folle ; je suis... excitée ! Quel pervers ! Il m'a touché la cuisse, dans son bureau, la porte grande ouverte ; n'importe qui aurait pu rentrer et voir... Et je me suis laissé faire, je l'ai laissé caresser ma cuisse. Quelle indécence ! Je me suis comportée comme une salope. Il doit savoir que... que j'aimerais qu'il me baise ! Ouiiii, qu'il me baise ! Mon Dieu, aidez-moi... Il faut que je me reprenne, ça doit se voir sur mon visage. »

Saisissant son sac, elle se dirige vers les toilettes. Dans la cabine, elle vérifie deux fois que la porte est bien verrouillée et relève sa jupe avec difficulté, décidément trop serrée. Après avoir détaché avec fébrilité les cinq boutons qui ferment la fente, elle peut enfin écarter les pans de la jupe, s'installer sur le siège, et constater que sa culotte est une fois de plus trempée. *« Encore mouillée... Je vais devenir une salope, comme ces femmes qui ne pensent qu'à ça ! Si ça continue, je vais devoir me balader le sexe à l'air... »*

Elle baisse sa culotte, soulage sa vessie, saisit une feuille pour s'essuyer, mais la tension est insupportable ; trop de stress. Alors les pulsions prennent le dessus, elle se laisse aller. Ses doigts fouillent la fente de son sexe, écartent les poils englués de mouille, plongent dans les replis de la vulve pour finalement frotter furieusement le clito. Un long gémissement sort de ses lèvres puis un autre tandis que, le dos arqué contre la paroi, elle écarte ses cuisses autant que le lui permet sa culotte coincée par ses genoux. Un orgasme rapide et ravageur – comme à chaque fois depuis ce déjeuner avec Éléanore – lui procure un mélange de bien-être et de culpabilité dans lequel elle s'imagine offerte, cuisses grandes ouvertes, sur le bureau du boss.

Nicole reprend lentement ses esprits ; les membres se détendent, la respiration reprend un rythme normal. *« Deux fois en quatre jours... Deux fois que je me masturbe dans les toilettes ! Heureusement qu'elles sont propres. Je deviens vraiment une salope moi aussi. Seules les vicieuses se... se branlent dans les toilettes. Quelle honte ! »*

En sortant de la cabine, elle tombe sur Éléanore !

— Nicole ! Bonjour, mais... vous êtes toute rouge ; est-ce que vous allez bien ? s'enquiert-elle en déposant un doux baiser sur la joue tout en lui prenant sa main légèrement poisseuse.

— Bonjour, Éléanore. Oui, oui, merci.

— J'ai entendu un gémissement venir de la cabine... Êtes-vous souffrante ?

Nicole retire aussitôt sa main comme si elle s'était brûlée, mais trop tard, le mal est fait.

— Non, non, tout va bien, je vous assure.

— Ah bon ? Hum, ça ressemblait à des gémissements de jouissance...

Nicole ne répond pas, se lave les mains, s'éponge le front. « *Mon Dieu, qu'elle sorte de là ! Qu'elle me laisse tranquille ! Elle sait, elle a compris... Que doit-elle penser ? Que je suis une... une salope qui se branle dans les toilettes !* » Éléanore, intelligemment, comprend la gêne de sa supérieure et entre à son tour dans une cabine, laissant Nicole reprendre ses esprits. Elle porte les doigts à son nez et réalise que ça sent le jus de femme, cette odeur forte de femelle excitée que les hommes adorent sentir.

Calmée, Nicole a pu reprendre son travail. Bien entendu, elle a du mal à se concentrer, mais la masse de dossiers à régler ne peut attendre ; il lui faut terminer avant de partir.

À midi trente, elle sort de l'immeuble pour déjeuner à l'extérieur, seule. C'est alors qu'elle prend réellement conscience du changement de comportement des gens qu'elle croise. Les hommes la regardent ; des regards de mâles, qui suivent sa démarche.

Bien que ce soit l'hiver, le temps est doux, ensoleillé. Assise à la terrasse d'un bar, elle remarque que deux types ont les yeux braqués sur elle. Par jeu, elle tente de croiser les jambes ; impossible, car la jupe est trop serrée. Alors elle dégrafe deux boutons, lui permettant ainsi de poser une cuisse sur l'autre. Derrière ses lunettes de soleil, elle voit très bien les deux hommes jeter de temps en temps des coups d'œil vers ses jambes.

La situation l'amuse. Elle se trouve belle, séduisante ; elle est l'attention de plusieurs hommes. En son for intérieur, elle sait bien ce qu'ils veulent : en voir plus ! Elle décroise, puis recroise les jambes, effectuant la manœuvre lentement. « *Je porte des bas, un porte-jarretelles. Vous voudriez voir, espèce de cochons ? Ils vous*

plaisent, mes escarpins ? Vous aimez mes jambes ? Vous voulez voir mes cuisses ? Vous voulez voir le haut de mes bas ? »

L'excitation est toujours là ; le rouge lui monte au visage, un long frisson parcourt son dos. *« Ça recommence, je suis excitée ! Ce sont ces dessous, la stagiaire, le boss... ils se sont ligués pour me pervertir. Et le pire, c'est que ça commence à me plaire ! »*



Quelques heures plus tard, en fin d'après-midi, elle doit voir son boss pour prendre une décision au sujet d'un problème fiscal. Alors l'excitation revient, forte. Elle vérifie sa tenue, jette un coup d'œil dans son miroir. Quittant son fauteuil, elle sent son cœur se mettre à battre la chamade. *« Va-t-il encore me toucher ? »* La jupe bien fermée. Elle entre dans le bureau.

— Nicole, asseyez-vous je vous prie ; j'en ai pour une minute et je suis à vous.

Elle prend place dans le fauteuil situé en face du plateau de verre, pieds et genoux joints. L'attente ne fait qu'attiser sa nervosité. Il lève enfin la tête, un grand sourire aux lèvres.

— Ma chère Nicole, que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur, il faut prendre une décision concernant ce problème fiscal.

— Bien sûr ; expliquez-moi ça.

Elle se lance dans les explications, lui soumet une proposition. Le stress lui donne envie de pisser. Elle se dandine sur son siège, serrant les cuisses au maximum. Ne pouvant se retenir davantage, elle se lève :

— Excusez-moi, Monsieur. Je reviens de suite ; une envie pressante...

— Nicole, asseyez-vous !

— Monsieur, s'il vous plaît...

— Une minute. J'ai un petit jeu à vous proposer ; c'est rapide, et vous pourrez y aller... peut-être.

Il saisit un post-it sur lequel il écrit quelque chose, puis le retourne afin qu'elle ne puisse pas voir ce qu'il y a dessus.

— Nicole, sur ce bout de papier j'ai écrit un nombre. Votre jupe comporte cinq boutons. Vous allez me donner un chiffre. Si celui-ci est inférieur ou égal à celui que j'ai écrit, vous ne pourrez pas aller vous soulager avant que nous ayons terminé. S'il est supérieur à mon chiffre, vous pourrez alors aller résoudre votre petit problème... de besoin pressant. En contrepartie, vous devrez ouvrir le nombre de boutons de votre jupe correspondant au chiffre que vous allez me donner ; de plus, vous ne devrez pas reboutonner votre jupe tant que vous serez dans cet immeuble.

L'envie de pisser devient pressante. Il lui suffit pourtant de refuser ce jeu et d'aller se soulager ; c'est ce que n'importe qui d'autre aurait fait. Son boss l'aurait bien entendu laissée faire. Mais il a détecté que sa collaboratrice a perdu toute lucidité, obnubilée qu'elle est par sa tenue vestimentaire. Alors, de façon perverse, il tente de l'entraîner là où il le veut.

Nicole réfléchit à toute vitesse ; le stress causé par ce jeu ridicule imposé par son boss lui rend la situation insupportable. « *Il a sûrement choisi 2, ou même 3. Si j'en ouvre cinq, il verra ma culotte.* » Alors elle lâche :

— Quatre ! dit-elle en criant presque.

— Bravo, Nicole, vous avez gagné. Vous pouvez y aller, réplique-t-il en lui tendant le post-it.

Elle le saisit en se levant précipitamment.

— Nicole, les boutons !

Elle se fige, réalise qu'il lui faut défaire quatre boutons-pression. Face à lui, elle les défait, puis file aux toilettes.

Assise dans la cabine, soulagée d'avoir pu vider sa vessie, elle réalise qu'elle tient toujours le post-it dans la main. Le retournant, elle découvre le chiffre qu'il a écrit : 1 ! « *Le salaud... Bien sûr, il fallait choisir 1, c'était évident. Il ne voulait pas m'humilier, pas*

son genre. Pourquoi ai-je été si stupide ? Il va voir mes cuisses, les jarretelles. Je suis piégée... »

Incapable de bouger, elle reste là, les coudes posés sur les genoux. *« Bon, il faut que j'y retourne, et... mon Dieu, je suis excitée ! Pourquoi ne suis-je pas capable de me maîtriser ? En plus, j'aime ça... »*

Quittant les toilettes, elle traverse le couloir, espérant ardemment ne croiser personne. Elle sait bien que la jupe est presque complètement ouverte sur le devant : seuls la ceinture et un bouton-pression la retiennent à la taille. À chaque pas, le haut des bas, les jarretelles et la peau nue des cuisses seraient visibles par quiconque la croiserait.

Arrivée à la porte du boss, elle prend une profonde respiration et entre dans la pièce. Elle s'assoit, serre les genoux, baisse le regard et réalise que les pans de la jupe sont largement ouverts. Le boss l'observe de ses yeux bleus, son regard transperçant le plateau de verre du bureau, braqué sur les cuisses de la femme.

Bien sûr, elle sait qu'une femme aux jambes gainées de bas nylon tenus par un porte-jarretelles envoie aux hommes un signal du genre « Baisez-moi ! » Elle a bien conscience qu'involontairement elle provoque le désir des hommes. Pas vraiment involontairement, d'ailleurs : en s'habillant ce matin, elle était déjà excitée. Elle se doutait bien que la journée allait être particulière...

Elle se sent très nue : il y a le tissu et la peau, le nylon et la chair.

Excitée comme une folle, sous le regard lourd du boss, la respiration saccadée, elle soulève lentement une cuisse qu'elle pose sur l'autre, guettant les signes d'appréciation sur le visage de l'homme qui la mate.

Elle le voit se redresser, tendre le cou pour mieux voir. Elle exulte ! Pour la première fois de sa vie, elle se sent enfin capable de prendre une initiative en matière de lubricité : s'exhiber pour exciter

un homme ! Les cuisses sont entièrement découvertes, jusqu'à la culotte.

— Nicole, non seulement vous avez de bien belles jambes, mais de plus vous êtes excitante...

Sous le compliment, elle se cambre. Ses seins, devenus durs, lui font mal ; ils ont gonflé dans ce soutien-gorge trop serré. Mais l'émotion est tellement forte qu'elle ne parvient pas à sourire.

— Vraiment très excitante ! Mais dites-moi, Nicole, cette culotte... Bizarre : elle n'est pas assortie à...

Elle le coupe, et rouge de confusion, avoue :

— Ce matin j'étais en retard ; j'en ai attrapé une en courant, sans vraiment y faire attention.

— Voilà donc ce qui explique cette culotte bleu clair bien couvrante. Enlevez-la donc : elle gâche le spectacle que vous m'offrez.

— Oh, quand même, je ne vais pas...

— Je voudrais vérifier que vous n'êtes pas de ces femmes qui, pour suivre une mode stupide, ont la vulve entièrement épilée. Car voyez-vous, je suis de ces hommes qui aiment l'obscénité ; et quoi de plus obscène qu'une chatte poilue avec des grandes lèvres proéminentes ?

— Non... je ne suis pas épilée... Enfin, juste un peu.

Il ne répond pas ; il attend, le regard plongé dans les yeux de la femme. Puis, après avoir laissé passer une dizaine de secondes, il demande :

— Êtes-vous ce genre de femme qui aime qu'un homme la lui baisse, ou de celles qui préfèrent la baisser elles-mêmes ?

« *Tu veux des saloperies... Alors regarde, regarde bien !* » Le défiant du regard, elle décroise les jambes, porte à la taille ses mains aux ongles vernis, saisit les bords de la culotte et la fait descendre. Difficilement, car assise elle doit se tortiller sur le siège pour la faire glisser de son derrière. « *J'ai vraiment un gros cul...* »

Elle réalise que le tissu de la culotte est mouillé, trempé même, plus qu'elle ne l'a jamais été ! Le tissu glisse enfin sur le haut

des cuisses, accroche une des attaches des jarretelles. Pestant, elle réussit enfin à la descendre le long des mollets puis, reportant son regard dans celui de son boss, elle soulève un pied pour la retirer, puis un deuxième. Dans sa main, le tissu est tellement imprégné de mouille qu'elle en a les doigts poisseux. Ne sachant qu'en faire, elle reste là, les jambes jointes, les bras ballants, la culotte dans une main.

— Donnez-la-moi ! dit son boss d'une voix calme mais n'autorisant aucun refus.

« Mon Dieu, il va voir qu'elle est poisseuse ; quelle honte ! Et si elle sentait le pipi... »

— Nicole, j'attends !

Alors, un peu honteuse, elle lui tend le tissu. Il le porte aussitôt à ses narines.

— Voilà une culotte de femelle excitée... une culotte trempée de jus de femme. Quelle délicieuse odeur... Nicole, vous me gêtez !

« Le salaud, il attend quoi pour me baiser ? Il sait bien que je suis prête. Je suis complètement folle... » Elle s'imagine à quatre pattes, le cul bien dressé, comme une femelle en chaleur excitant le mâle. Alors quelque chose craque en elle... Le cœur battant la chamade, elle se laisse glisser sur l'avant du siège. Le regard trouble, lèvres entrouvertes, elle ouvre les cuisses, exposant sa vulve, sa chatte couverte de poils englués de mouille. Du bout des doigts elle les écarte, sépare les grandes lèvres hypertrophiées, gonflées par l'excitation, exhibant son con avec une totale impudeur.

— Nicole, vous êtes... bandante ! Voulez-vous voir dans quel état je suis à cause de vous ?

Elle ne comprend pas la signification de la phrase qu'il vient de prononcer. Dans quel état il est... Mais elle le voit bien : il est excité.

Tout en maintenant sa vulve ouverte, bien exposée au regard de l'homme, elle fait lentement glisser un doigt entre les petites

lèvres, ivre du plaisir que lui procure l'exhibition obscène qu'elle n'aurait jamais imaginé pouvoir faire, ni même avoir envie de faire.

Il se lève, contourne le bureau puis, lui faisant face à un mètre environ, ouvre sa braguette pour en extirper une queue raide, fortement veinée.

— Vous voyez, ma chère, vous voyez : vous me faite bander ! Votre impudeur... que dis-je, votre obscénité me fait bander dur. C'est bon, tellement bon de regarder cette chatte que vous m'exhibez avec complaisance...

Il l'attrape par le bras, l'aide à se relever. L'appuyant contre le bureau, les fesses sciées par le plateau de verre, il la force à écarter les pieds.

— Je vais vous récompenser pour le spectacle que vous m'offrez...

Il l'attrape par la nuque, l'attire à lui, pose ses lèvres sur les siennes, la langue prenant possession de sa bouche. Gémissante, elle s'offre au baiser. Les langues se lient, tournoient, fouillent les bouches. Le baiser est torride ; un filet de bave s'écoule de leurs lèvres jointes.

Folle de désir, elle attrape la queue qui est agitée de soubresauts entre ses doigts fins. Une queue... elle a une queue dans la main ; une queue raide, bien dure, une... une bite, une bite qui bande pour elle, elle qui vient de se comporter comme la pire des salopes en exhibant son con de femelle en rut !

Alors il introduit un doigt dans la fente de la femme, s'enroule dans les poils, fouillant les replis de la vulve. Un doigt, puis deux dérapent dans la chair rougie, gluante de mouille, glissent dans le trou, s'enfoncent lentement, inexorablement. La vulve est tellement ouverte qu'il doit en introduire un troisième pour bien la remplir, puis il entreprend un massage de l'intérieur de la chatte, faisant tournoyer ses doigts en les accompagnant d'un mouvement de va-et-vient. De plus en plus vite, les doigts fouillent sans ménagement ; un quatrième vient rejoindre les autres. La paume de sa main

frappe le clito. Elle sent quelque chose se passer dans le bas de son ventre, comme une boule qui demande à éclater. Tout en embrassant furieusement son patron, elle entend un bruit obscène de clapotis.

Elle lâche la queue, s'accroche des deux bras au cou de l'homme en posant la tête au creux de son épaule, puis, dans un long gémissement, le dos cambré, offerte à la main qui la fouille, saoulée par le plaisir, elle jouit, crie en faisant gicler un flot de mouille. Lui ne s'arrête pas ; il continue de s'acharner dans la vulve de Nicole, qui s'écroulerait s'il ne la retenait pas. En tremblant, elle continue d'expulser de la mouille par giclées successives. La manche de l'homme est trempée, la main dégouline du jus qui éclabousse le sol. Lorsqu'enfin la source se tarit, elle découvre que les bas qui recouvrent ses jambes sont trempés.

Le regard voilé, elle regarde l'homme qui vient de la faire jouir. Le regard fixé sur ses cuisses, sa vulve, il empoigne sa bite, se branle frénétiquement. D'une voix rauque, il lui dit :

— Nicole, vous m'avez excité à mort. Regardez : je vais souiller votre chatte de mon sperme chaud. Vous le voulez, n'est-ce pas, Nicole ? Vous voulez me voir éjaculer sur vous... Vous voulez mon foutre, salope... Regardez bien !

Dans un gémissement rauque, il jouit à son tour. Un premier jet de foutre éclabousse la chair d'une cuisse, juste au-dessus de la lisière du bas. Puis un deuxième jet atterrit dans les poils du con. À cette vue, un autre orgasme prend Nicole par surprise, qui libère sa jouissance en criant. Enfin un troisième jet de sperme, moins puissant, éclabousse le nylon du bas.

Elle réalise alors que ses jambes sont souillées de liquide poisseux, mélange de foutre et de mouille... Ses escarpins trempent dans une flaque ressemblant à de l'eau. Encore haletante, un peu paniquée, elle gémit :

— J'ai... j'ai fait pipi ; c'est...

— Mais non, Nicole : c'est votre mouille, votre cyprine. Vous avez giclé. Regardez la manchette de ma chemise, trempée de votre jus de femme, votre jus de femelle en manque !

Pas vraiment rassurée mais reconnaissante, elle saisit les couilles, les caresse avec douceur en lui tendant ses lèvres gorgées de sang. Dans un long baiser, tendre et langoureux cette fois-ci, ils échangent leur salive.

Les yeux hagards, elle le voit essuyer sa queue contre le nylon, la glissant même entre le haut du bas et la chair moite. « *C'est sale... Quel vicieux, quel pervers ! J'en ai partout : je suis une dépravée, une sa... une salope... et j'aime ça !* »

Dans ses rêves les plus fous, jamais, jamais elle n'aurait imaginé vivre une telle scène. Elle si prude, pieuse au point de ne jamais rater une messe, vient de se comporter comme la dernière des salopes, exhibant sa chatte, se laissant tripoter, fouiller, entièrement habillée à part la culotte, debout dans le bureau de l'entreprise où elle excelle dans son travail. Et – elle se l'avoue – jamais elle n'avait ressenti une telle jouissance.

Reprenant ses esprits, une odeur qu'elle reconnaît lui saute aux narines, mélange de sueur et d'autre chose. Soudain, elle réalise : cette odeur, c'est une odeur de sexe ; celle qu'elle avait sentie quand elle avait pénétré dans le bureau de son boss après qu'Éléanore en soit sortie. Il avait certainement éjaculé sur elle comme il venait de le faire ; peut-être même l'avait-elle... sucé !

Des bruits de talons sur le parquet... Éléanore apparaît à la porte du bureau. Saisie par le spectacle qui s'offre à ses yeux, elle s'arrête sur le seuil, la bouche et les yeux grands ouverts : Nicole, debout appuyée contre le bureau, les deux mains posées sur le plateau, les escarpins baignant dans le jus qu'elle a expulsé, les bas souillés de cyprine et de sperme, le boss la queue à l'air encore tendue, la culotte sur le plateau de verre !

Le boss saisit son smartphone et prend une, puis deux photos de Nicole qui, complètement dépassée par les événements, ne bouge

pas. Elle réalise que la porte du bureau est restée ouverte ; n'importe qui aurait pu entrer !

Éléanore, arborant un grand sourire, s'approche de Nicole, caresse une des cuisses poisseuses et dépose un léger baiser sur les lèvres de la femme. Puis elle porte les doigts à sa bouche, et en regardant Nicole dans les yeux :

— Délicieux : on dirait un mélange de foutre et de mouille. Vous avez dû vous régaler ! Je suis arrivée trop tard ; dommage...

Le boss, un large sourire aux lèvres, prend une photo des deux femmes.

— Nicole, vous êtes encore plus belle quand vous avez joui.

— C'est vrai qu'elle est belle, réplique Éléanore. Elle en a de la chance ! Moi aussi, j'aimerais qu'on s'occupe de moi...

— Une autre fois, jeune femme, une autre fois. Nicole m'a vidé, au sens propre du terme.

Éléanore prend la main de Nicole et l'entraîne hors du bureau.

— Venez, Nicole, je vais vous aider à retrouver une allure convenable.

— J'adore ces lundis. Dorénavant, le lundi sera le « Porte-jarretelles day ». Qu'en pensez-vous, les filles ? déclare le boss en riant aux éclats.

— Bien, Monsieur, dit Nicole sans vraiment comprendre pourquoi elle répond.

— Bonne idée, répond Éléanore en riant. Et j'espère que la prochaine fois on s'occupera un peu de moi !

Heureusement, il est tard ; à part eux trois, l'étage est vide de ses occupants. Elle entraîne la femme dans les toilettes. Elle détache les bas, retire les escarpins, puis avec une infinie douceur elle saisit un linge propre pour nettoyer les jambes et la chatte de Nicole qui se laisse faire, encore sous le coup de ce qui vient de se passer. Elle se sent bien dans son corps et dans sa tête, reposée, un peu honteuse de s'être laissée manipuler. Mais après tout, elle l'avait bien cherché...

Éléanore aimerait bien la lécher, mais intelligemment elle se retient, sachant qu'avec les émotions qu'elle vient de vivre, Nicole a besoin de récupérer psychologiquement. Malgré tout, curieuse d'obtenir quelques détails sur ce qui s'est passé, elle demande :

— Il vous a léché la chatte ?

— Non, euh...

— Bizarre. D'habitude, il adore lécher une chatte, surtout une chatte poilue... et aussi la raie du cul. Il vous a bien baisée, quand même ?

— Non, non, il m'a juste fait jouir avec... avec ses doigts, puis il a... Mon Dieu ! Il a... éjaculé sur mes cuisses !

— Et sur votre chatte aussi. Il devait être drôlement excité ; d'habitude il prend son temps avant d'envoyer son foutre.

— Ah bon, « d'habitude » ?

Éléanore lui coupe la parole, l'empêchant de poser trop de questions qui pourraient être embarrassantes pour le moment.

— Je vais vous donner un conseil : dans mon sac, j'ai toujours une paire de bas et un collant neufs. Et une culotte propre, juste au cas où...

— Euh... oui.

— Pour cette fois-ci, vous allez devoir rentrer chez vous les jambes nues. Heureusement, il ne fait pas trop froid.

Visite inattendue

Mardi soir, les enfants enfin couchés, assise devant son PC, Nicole effectue des recherches sur les sites de vêtements. Il est temps de changer sa garde-robe ; les achats faits avec Éléanore ne suffisent pas. La séance de la veille l'a tellement perturbée que sa nature de femelle a pris le dessus. Elle n'a plus qu'une idée en tête : être désirable, plaire aux hommes.

Elle tombe sur un ensemble tailleur de cuir noir. *« Ça devrait plaire au boss, pour sortir... Mais non, ma vieille ; pourquoi voudrait-il te sortir ? Il est ton boss, le directeur de l'entreprise. Tout ce qui l'intéresse chez toi, c'est te tripoter, te baiser. Et peut-être pour travailler... Non, quand même, ce serait bien trop provoquant ; et puis je n'aurais plus d'autorité sur mes collègues : ils ne s'intéresseront qu'à mon cul... Mon cul ? Mais enfin, pourquoi je pense souvent à ces mots sales ? »*

Puis des sites de bas ; des à résille, des rouges, des bleus. *« Non, il ne veut que des bas fins et unis, noirs, gris clair ou couleur chair, a-t-il dit. Je dois rester élégante, classe. »*

En continuant ses recherches, elle tombe sur un collant, sans renfort au niveau de la vulve, transparent. Sur la photo, on voit bien les poils de la femme qui le porte. *« Ça pourrait lui plaire, les autres jours que le lundi. Il verra mes poils... Il n'aura qu'à le baisser, ce sera facile pour me... Il faut que j'arrête ! Ce n'est pas possible ; je deviens folle, je ne pense plus qu'à ça ! »*

Le soir, dans son lit, elle ne peut plus s'endormir sans s'être auparavant masturbée, imaginant les pires scènes de sexe dont elle est l'héroïne.

Avant de se coucher elle retourne sur Internet, hésite, puis finit par commander deux paires de ce collant qu'elle avait repéré, couleur taupe. « Commande livrée sous 48 heures. » En comptant bien, elle devrait les recevoir jeudi soir. Il lui faut aussi des bas top. Mardi soir, elle retournera aux Nouvelles Galeries en acheter, et puis peut-être ce tailleur de cuir noir...

Devant le miroir de sa penderie, elle s'est examinée. « *J'ai vraiment de grosses fesses ! Et mes seins, ils sont gros ; trop, peut-être, et ils tombent...* » Elle finit par se trouver belle. « Pour une ménagère de cinquante ans, je suis quand même pas mal faite... » dit-elle à voix haute en souriant, fermement décidée à plaire aux hommes ; de tout faire pour leur plaire, pourvu qu'un d'entre eux – ou plusieurs – s'occupent de son corps.



Le lendemain, journée de travail ; son boss est absent jusqu'à vendredi. Nicole, qui n'a pas cessé d'être interrompue par des demandes sans grands fondements, prend du retard. Elle ne prend pas le temps de déjeuner ; une idée fixe la taraude : sortir tôt pour se procurer ce dont elle rêve.

Le travail terminé, elle file au grand magasin, essaie un tailleur de cuir noir, celui dont elle rêve depuis la veille. La seule veste disponible est un peu trop ajustée au niveau de la poitrine, mais la vendeuse la rassure. La jupe, elle, ne doit pas être trop courte, alors que la vendeuse insiste pour en prendre une vraiment courte. Debout, le haut des bas top est entièrement découvert ; assise, c'est bien pire : on lui voit entièrement les cuisses, la peau nue jusqu'à l'entrejambe. Excédée, elle finit par expliquer ce qu'elle veut :

— J'ai l'air d'une pute ; on voit tout : ça ne va pas du tout !

— Oui, en effet, on voit la culotte, répond la vendeuse, un sourire narquois aux lèvres.

— Il faut que la jupe soit suffisamment longue pour cacher le rebord des bas lorsque je suis debout, voyons. Assise, on ne doit deviner que le haut des bas, pas plus. Arrangez-moi ça.

— Ah, je vois... réplique la vendeuse.

Nicole essaie une deuxième jupe, trop longue. Puis une autre ; la bonne longueur cette fois-ci : elle s'arrête au-dessus des genoux, sans découvrir les cuisses. Elle s'assoit, vérifie dans le miroir. On devine à peine le haut des bas. Elle croise les jambes : un morceau de chair apparaît ; mais bon, il faudra faire attention. « *Surtout ne pas croiser les cuisses trop haut. Quoique... les hommes vont aimer ça, surtout le boss ; et le consultant que je trouve séduisant, et...* » Elle imagine la scène, assise dans le fauteuil face au boss, le consultant près d'elle dans l'autre fauteuil, tous les trois parlant travail. De temps en temps elle sent le regard des deux hommes lorgnant sur ses belles cuisses. Elle fait semblant de ne rien remarquer, les yeux baissés sur son dossier, les cuisses croisées, un peu trop haut...

Elle reprend ses esprits, vérifie la qualité du cuir. Il est différent, plus fin, plus agréable à la vue et au toucher. Elle se regarde dans le miroir. « *Mon Dieu, elle moule vraiment beaucoup mon derrière...* » Elle réfléchit, tourne, se regarde encore, puis finit par se décider.

— C'est bon, je la prends.

Elle cherche des culottes fines, transparentes, blanches, noires. « *On va voir mes poils à travers, c'est vraiment si fin...* » Puis quatre paires de bas top. « *Il me faut des paires de rechange, comme l'a recommandé Éléanore, au cas où...* » Puis trois autres paires de bas fins pour le porte-jarretelles ; deux en nylon, une en soie, de différentes couleurs : gris clair, taupe, et noir. « *Pour lundi prochain, Porte-jarretelles day... Je suis complètement folle !* »

Vendredi soir, rentrée à son appartement, elle tourne en rond. Son boss ne s'est pas montré, en voyage avec le consultant depuis mardi. Elle est énervée : tous ces achats effectués, et pas l'ombre d'une opportunité pour les porter ! Il faut dire que la masse de travail qui lui est tombée dessus ne lui a pas laissé une minute de temps libre.

Chaque soir, elle s'est masturbée ; c'est devenu une habitude. Mais frustrée de ne rien sentir dans sa chatte à part ses doigts, elle a eu du mal à trouver le sommeil.

En tee-shirt et pantalon de jogging, elle observe les nouveaux vêtements éparpillés sur son lit : les bas, les porte-jarretelles, les collants, les jupes, le tailleur. Ses enfants ne sont pas là ; elle les a déposés chez son ex-mari pour le week-end. Espérant se calmer, elle met un CD de blues, va dans la cuisine, sort un avocat, un concombre... « *Il est vraiment gros, celui-là...* » Alors qu'elle épluche le légume, la sonnette de l'entrée l'interrompt. « *Qui cela peut-il être ? Il est 19 heures 30. Encore une asso qui veut de l'argent.* » Elle s'approche de la porte, regarde par l'œilleton... Un bouquet de roses, blanches et rouges : c'est tout ce qu'elle peut voir.

Méfiante, elle entrouvre la porte.

— Monsieur Picard ! Mais...

— Bonsoir, ma chère Nicole ; je vous dérange peut-être ? dit-il en lui tendant le bouquet de fleurs.

Il sait bien qu'il la dérange, qu'il empiète sur son intimité.

— Je... Merci. Mais... non... je ne suis pas présentable, je...

Elle rougit, se sent honteuse d'être vue dans ce jogging sans forme.

Il la regarde, toujours souriant, les yeux plantés dans ceux de Nicole. Toujours immobile sur le seuil, elle lui barrant le passage, il demande doucement :

— Dois-je rester planté sur le pas de votre porte ? Ou peut-être partir ?

— Je... non... réplique-t-elle un peu trop précipitamment. Euh... entrez.

— Merci, Nicole. J'ai appris que vous êtes seule un week-end sur deux, alors j'ai pensé... Peut-être aimeriez-vous sortir ? Un dîner avec moi, dans une brasserie qui pourrait vous plaire.

— Mais... je ne peux pas sortir comme ça !

— Eh bien, prenez votre temps, allez donc vous changer.

Elle file dans la salle de bain, se douche rapidement, puis fébrilement se maquille, s'enduit les lèvres d'un rouge intense, se parfume. « *Je ne lui ai même pas proposé de boire quelque chose...* »

Quinze minutes plus tard, elle se rue dans la chambre. « *Le tailleur en cuir, c'est vraiment le moment de le mettre... Des bas ; lesquels ? Hum, couleur taupe, en nylon : ça se mariera bien avec le noir. Le porte-jarretelles ? Blanc, bien entendu. Un petit haut... Non, le chemisier blanc.* » Frémissant d'excitation, elle enfle les bas, la jupe, les escarpins noirs, les plus hauts. Vite, un collier de perles. Elle saisit un soutien-gorge. « *Trop couvrant, celui-ci.* » Finalement elle le retire, choisit celui qu'elle a acheté mercredi soir, très fin, transparent ; il soutient les seins, laissant nue la partie haute des globes. Elle enfle rapidement le chemisier, vérifie son maquillage devant le miroir, les cheveux bien coiffés couvrant les épaules. Elle s'observe une dernière fois, se trouve belle, désirable. « *Il manque quelque chose... Ah oui, les boucles d'oreilles !* » Elle en choisit une paire, très classe, achetée la veille.

— Voilà, je suis prête, dit-elle en entrant dans le séjour.

Les talons des escarpins claquent sur le parquet ; la démarche est légèrement chaloupée, les nichons ballottent au rythme des pas. Elle perçoit le regard perçant de l'homme qui l'examine des pieds à la tête.

— Nicole, vous êtes... absolument ravissante ! Quelle classe... Vous me gêtez ; je suis fier d'être en présence d'une si belle femme.

Tremblante, elle sent son regard monter des jambes à son visage, puis redescendre vers les cuisses, les jambes, les escarpins. Elle est fière du résultat. « *Ouf, je lui plais !* »

— Merci, Monsieur. Voulez-vous... Il doit me rester du champagne au frigidaire, et...

— Parfait, ma chère Nicole, ce sera parfait.

Elle fait demi-tour et file vers la cuisine. Il admire son cul, parfaitement moulé par le cuir fin de la jupe. Perchée sur ses talons aiguille, ses mollets sont bien galbés. À son retour, il admire les seins ballottant au rythme de sa démarche. Elle en est presque indécente ; oui, elle l'est, le collier de perles s'arrêtant juste au début du sillon des deux globes.

« *La salope, elle m'exhibe ses nichons... elle est bandante, ma directrice ! Quel changement, et tout ça grâce à Éléanore...* »

Deux flûtes dans une main, la bouteille dans l'autre, elle la lui tend.

— Voulez-vous la déboucher, s'il vous plaît ?

— Avec plaisir, dit-il en se levant.

Le jeu de séduction a débuté. Tous deux savent bien ce qui va fatalement arriver : l'homme est venu pour la baiser ; la femme, avec docilité, a commencé son exhibition. Elle s'assoit dans un profond fauteuil, face au canapé. Il la sert, en profite pour lorgner dans le décolleté du chemisier qui ne cache presque rien des gros seins. Oubliant de regarder ce qu'il fait, il renverse quelques gouttes du liquide à côté du verre.

— Vous me troublez, ma chère Nicole...

Alors elle croise les jambes, un peu trop lentement, les paupières légèrement entrouvertes, en montant un genou plus qu'il ne le faudrait. Le haut des bas apparaît, les attaches des jarretelles, la peau nue...

Ils trinquent, bavardent de choses futiles. Les yeux de l'homme ne cessent de parcourir le corps de Nicole, se régaland de ce qu'elle lui offre complaisamment. L'alcool la détend ; elle rit, croise et

décroise les jambes avec indécence. La jupe remonte un peu plus encore, découvre franchement le haut des cuisses, des parcelles de peau nue. « *Elles te plaisent mes cuisses ? Vicieux ! T'attends quoi pour me baiser ? Tu veux en voir plus ?* »

Traînant sur le sol, il remarque un pistolet à eau, un jouet d'enfant. Il l'observe, le tourne dans ses doigts puis, pris d'une idée lubrique, il vise et asperge le chemisier de Nicole. Surprise, elle baisse les yeux. Son chemisier est trempé ; le tissu colle à sa peau, moulant ses gros seins. Le soutien-gorge ne cache rien, il est tellement transparent... Les pointes apparaissent nettement ; le tissu mouillé souligne de façon obscène les globes lourds.

Elle comprend... « *Le salaud !* » Un frémissement d'excitation court le long de son échine. « *Quel pervers... Il a vraiment des idées d'une lubricité inouïe !* »

— Ma chère Nicole, vous êtes d'une impudeur !

— Mais... c'est vous qui...

Il la coupe :

— Vous ai-je déjà dit que vos nichons sont superbes ? Ils valent largement vos jambes. Vous êtes ravissante, délicieusement excitante et... bandante !

Elle ressent un mélange de culpabilité, de honte, de dégoût d'être traitée comme une vicieuse, mais aussi de plaisir ; un plaisir qui envahit ses neurones, qui la fait mouiller. Elle se lève brusquement, se dirige vers le couloir menant à la salle de bain.

Une voix à la fois ferme et douce la stoppe dans son élan :

— Nicole, restez ici, voulez-vous ! Ne vous retournez pas vers moi ; pas encore. Ne bougez plus. Laissez-moi admirer vos jambes, votre cul merveilleusement moulé par cette jupe de cuir.

La femme s'immobilise, les bras le long du corps. Elle sent comme un poids lourd le regard de l'homme. Tous ses sens sont en éveil. Ses seins lui font un peu mal tellement ils sont devenus durs. Elle se sent vulnérable. Les secondes s'écoulent. Sa culotte s'humidifie, colle à sa vulve. Elle est tellement fine, cette culotte !

Elle écarte les pieds de quelques centimètres, cambre le dos. « *Il regarde mon derrière, mon... mon cul ! Mon gros cul ! Regarde-le bien. Tu l'aimes, mon gros cul, sale pervers ? Tu vas le toucher. Vas-y, salaud, regarde, régale-toi : tu vas y mettre ta langue...* »

Elle se délecte de ces mots sales qui défilent dans sa tête. D'où lui viennent un tel langage, ces mots grossiers ? Elle qui une semaine auparavant était encore une mère de famille sage, dont la vie était réglée entre le travail et l'éducation de ses enfants... « *Je suis vraiment devenue une salope !* »

Nicole sent une présence derrière elle. Des mains se posent sur ses épaules ; des lèvres déposent un baiser dans son cou, là où la peau est fragile et si sensible. Elle frémit, folle d'excitation. Les mains de l'homme glissent dans son dos, passent sous les aisselles. Elle penche la tête sur le côté afin de mieux offrir son cou aux lèvres qui l'embrassent. « *Ça y est, il va toucher mes seins...* »

Les mains collent au tissu mouillé du chemisier, finissent par se poser en coupe sous les deux globes lourds aux pointes dures. Il défait un bouton, puis un autre, encore un autre, donnant accès aux mamelles. Le chemisier est complètement ouvert ; il abaisse le fin tissu du soutien-gorge, libérant les deux globes de chair rendus durs par l'excitation. Alors, son corps collé contre le derrière de Nicole, il saisit les seins à pleines mains, les malaxe, les soupèse encore.

Elle gémit, cambre son dos, pose ses mains sur le mur, les bras tendus à l'horizontale, recule ses fesses pour mieux sentir la queue dure de l'homme collée contre son derrière, lui faisant sentir combien elle apprécie ce qu'il lui fait. Elle s'offre ; elle a abdiqué depuis longtemps déjà, depuis qu'elle s'est changée pour lui plaire, pour le séduire.

« *Il va me baiser ; il va me mettre sa queue... Mon Dieu, j'ai tellement envie qu'il me baise, qu'il me mette sa grosse bite dans ma... dans ma chatte de salope !* »

Il la sent très excitée, alors il continue à jouer avec les nichons, couvre le cou de la femme de baisers humides de salive. Puis les mains descendent, caressent le ventre, descendent encore le long de la jupe, saisissent le rebord qu'il agrippe de ses deux mains. Pour mieux voir, il se décolle du corps de Nicole, tire le cuir vers le haut, lentement, très lentement, pour bien profiter des cuisses gainées qui s'offrent à lui, le bord des bas, l'attache des jarretelles, le morceau de peau qui se dévoile, souligné par les liens qui relient les bas à la ceinture du porte-jarretelles.

La jupe monte encore, plus haut... Il s'accroupit, remonte encore un peu la jupe, révélant quelques poils châtain qui débordent de la culotte. Le bas des fesses apparaît à sa vue. Il bande dur ; lui aussi est terriblement excité. Brusquement, il expose les fesses à peine recouvertes par la fine culotte. La jupe est maintenant enroulée à la taille, montrant tout : les cuisses, le cul large, la raie profonde.

Alors il baisse la culotte jusqu'au milieu des cuisses, pose ses lèvres sur une fesse, y dépose un baiser, puis sur l'autre fesse, caressant les cuisses des doigts, jouant avec les jarretelles. Il remonte les mains, saisit les globes, les sépare en tirant vers l'extérieur, sort la langue... qu'il glisse dans la raie. Elle gémit :

— Oh non... pas ça, s'il vous plaît... C'est... c'est sale !

Les mains bien agrippées aux fesses, il lèche, fouille le sillon humide, se régale de l'odeur de femelle excitée. Elle sent la langue glisser, passer sur son trou, y revenir, descendre. Son corps réagit automatiquement : elle baisse le torse, cambre son cul, l'offrant aux baisers lubriques de l'homme.

— Arrêtez, s'il vous plaît, Monsieur... C'est immonde ! Non... dit-elle en s'offrant un peu plus.

Rendu fou par ce cul dont il se délecte, il enfouit son visage entre les deux globes, lèche comme un chien fou, la langue tirée, s'enivre de l'odeur âcre émanant de la raie.

— Nicole, vous sentez fort : vous sentez la femelle. Je vais vous baiser !

— Oh... Mon Dieu !

Il remarque en ricanant « *Décidément, elle fait toujours appel à Dieu quand on l'excite...* »

— Vous en avez envie, Nicole ? Vous la voulez ? Ma queue bien calée dans votre con, ça vous tente ?

— ...

— Dites-moi, belle jeune femme, avez-vous envie d'une bonne bite bien dure ?

— Salaud...

— Ou peut-être la voudriez-vous dans votre cul ?

— Nonnn, pas dans... Je préfère dans... dans ma vulve.

— Dans quoi ? Votre vulve ? Votre chatte, vous voulez dire, votre con, dans votre moule de cochonne excitée !

— ...

— Je n'ai pas bien compris... Où la voulez-vous ?

— Dans ma... ma chatte !

Il la plaque contre le mur, dégrafe sa ceinture, sort sa queue, fléchit les genoux et s'enfonce d'un seul coup dans le con gluant. Elle écarte les pieds autant que le lui permet la culotte toujours coincée au milieu des cuisses.

— Oh... ouiii ! lâche-t-elle dans un long gémissement.

— Eh bien, Nicole, ma bite est entrée d'un seul coup tellement votre fente est détremnée.

Il la baise, lentement, dégustant la sensation de la vulve qui épouse délicieusement les formes de son chibre.

— Ça fait du bien ?

Elle gémit continuellement, se sent remplie, emportée par l'excitation qui la rend folle de plaisir.

— Nicole, ça fait du bien, une bonne bite au fond du con ?

— Oui... mais... cessez de me poser des questions avec vos mots dégoutants, vous êtes... Ohhh !

— Dégoutant, moi ? Allons, ma belle, vous adorez ça, être traitée comme une...

— Une... une quoi ? parvient-elle à articuler difficilement.

— Comme une salope : c'est ce que tu es en train de devenir, une salope qui a besoin de sexe !

— Oh... ouiii ! Mais continuez de me vouvoyer, c'est plus...

— Plus excitant, pervers peut-être. C'est ça ?

Elle ne répond pas. Difficilement, elle tord le cou, lui tend ses lèvres.

Il colle sa bouche à celle de la femme ; les langues se touchent, s'enroulent. Lui aussi est terriblement excité. Le rythme de ses coups de reins accélère ; il empoigne les seins, s'en met plein les mains, fait rouler les pointes entre ses doigts. Un bruit de clapotis envahit la pièce.

— J'adore vos gros seins, ils me rendent fou !

— Oh, j'en ai honte... Ils sont trop gros, et ils pendent.

— Oui, ils ballottent, belle salope. C'est encore plus excitant, vos grosses mamelles qui bougent à chaque fois que je m'enfonce dans votre con ; j'aime jouer avec elles.

Horriée par tant de luxure, par le poids des mots sales qu'il murmure à son oreille mais terriblement excitée, elle enroule encore sa langue avec celle de l'homme.

Posant les mains sous les deux globes, il les fait sauter dans ses paumes.

— Nicole, vous dégoulinez, cochonne ; votre jus coule sur mes couilles !

— Ohhh, c'est dégoûtant...

— Oui, c'est sale, dégoûtant : c'est ça qui vous plaît, quand c'est sale... Salope !

— Ouiii !

Elle sent le pubis de l'homme claquer contre son cul, plus vite, plus fort.

Il la retourne, la recolle contre la paroi, l'embrasse à pleine bouche. Saisissant les hanches, il présente sa bite à la fente ; le gland connaît le chemin à travers la brousse dense de son pubis.

Elle baisse le regard, regarde la queue qui se fraie un passage au contact des lèvres velues. Elle contemple la queue qui disparaît à moitié dans sa touffe, fascinée par le spectacle salace de la bite qui s'engloutit dans sa fente. En plein délire, elle craque et lui demande, haletante :

— Dites-moi encore des mots... ces mots...

— Vous aimez avoir une bonne bite dans votre trou de salope, Nicole ? Une salope qui aime montrer son corps, ses formes pulpeuses, ses gros nichons, ses larges fesses...

— Ouiii !

— Il est bon, votre trou, il moule bien ma queue. Il faudra que j'essaie votre cul, que je m'y enfonce profond.

— ...

— Vous aimeriez que je vous encule ? Que j'enfonce mon chibre dans le trou que vous m'avez laissé lécher, petite pute ?

— ...

— Salope, ta moule dégouline, j'en ai plein les couilles !

Alors que les prémices de la jouissance montent au creux de ses reins, elle se cambre, lance son bas-ventre à la rencontre de la queue qui la perfore, qui la baise. La respiration bloquée, la bouche grande ouverte, les muscles de son corps se raidissent. Un gémissement rauque monte du plus profond de sa gorge : elle jouit, la bite enfouie profondément en elle. Ravagée par l'orgasme, elle émet un jet de cyprine qui éclabousse les couilles de l'homme.

À son tour il se lâche, sort sa queue du con gluant et éjacule sur la chatte de la femme, engluant encore plus les poils, en criant « Salope ! » Elle pose son visage dans le cou de l'homme, les bras accrochés à son épaule, puis elle fait une chose inimaginable, à laquelle elle n'aurait jamais pensé : elle se laisse glisser au sol, à genoux, pose sa joue contre la bite engluée de mouille et de foutre mélangés.

Il la regarde, subjugué par le geste de sa partenaire. Alors il saisit sa queue encore dure, la frotte contre le visage de Nicole, les

joues, les lèvres, les ailes du nez, le menton, le cou. Elle le laisse faire, passive, soumise, le sperme gluant sur le bas de son visage. Elle respire les effluves de leur étreinte, cette odeur forte de sexe qui l'avait intriguée quand elle avait pénétré dans le bureau du boss après la sortie d'Éléanore. Elle aime cette odeur ; elle l'enivre. C'est tellement sale et excitant, délicieusement excitant...

Quelques minutes plus tard, ils sont allongés dans le canapé, elle blottie contre lui, une main posée sur la queue redevenue molle de son boss, lui caressant tendrement les cheveux emmêlés, avec toujours cette odeur forte de sperme et de cyprine.

— Nicole, je vous invite à dîner. Aimez-vous les fruits de mer ?

— Oh oui, j'adore ça ! répond-elle avec un grand sourire aux lèvres.

— Alors allons-y.

Maintenant à l'aise, décontractée, la peau du visage devenue lisse et détendue, elle éclate de rire.

— Attendez, je ne peux pas partir comme ça : il faut que je retrouve une mine convenable. Et vous, vous sentez l'artisan ayant transpiré toute la journée !

Une heure plus tard, elle vêtue de son tailleur de cuir noir, chemisier grenat pour remplacer le blanc, bas noirs et escarpins, ils quittent l'appartement. Elle passe le bras sous le coude de son partenaire.

Dans la brasserie, assis côte à côte, un plateau de fruits de mer face à eux, elle se sent délicieusement bien. De temps en temps il passe la main sous la nappe blanche, caresse furtivement la cuisse de Nicole. Elle a remonté sa jupe afin qu'il ait facilement accès à la peau nue au-dessus de la lisière des bas. Il joue avec la jarretelle, glisse les doigts sous le bas, flatte la peau moite, sans excès.

Une soirée merveilleuse, comme elle n'en a jamais vraiment connue depuis le départ de son mari.

De retour chez elle, ils font l'amour ; ils baisent, puis refont l'amour tendrement, dans le lit cette fois-ci, tous les deux nus, mais... elle ayant conservé les bas et le porte-jarretelles.

Étrange séance autour d'une tasse de thé

Le matin, le boss est parti tôt. Nicole apprécie d'être seule ; elle fait le point sur les derniers événements qui, elle le réalise bien, ont bouleversé sa vie. Ce qui lui plaît, ce n'est pas seulement le plaisir physique, mais surtout le plaisir des sens, la situation que le boss lui fait vivre.

« C'est la manière dont il me traite qui me fait jouir. Et pas seulement le boss : Éléanore aussi, cette vicieuse qui, la première, m'a entraînée dans la luxure avec ses histoires et les achats qu'elle m'a fait faire. Elle me plaît bien, cette petite ; pour la première fois de ma vie une femme m'a embrassée. C'est vrai que son baiser était délicieux... J'ai aimé la façon dont elle s'est occupée de moi après que le boss m'a fait jouir. Ils ont tous les deux du savoir-vivre. Mais au fait... peut-être sont-ils complices... peut-être ont-ils décidé de faire de moi une... »

« Et puis, je me suis exhibée... chez moi, dans le bureau du boss ! Comment ai-je pu faire une chose pareille ? Le pire, c'est que j'ai aimé ça ! J'ai accepté avec veulerie tout ce qu'il m'a demandé de faire... Mon Dieu, rien qu'en y pensant je suis encore en train de mouiller ma culotte ! »

Dimanche matin, elle se prépare pour aller assister à l'office.
« Comment m'habiller ? Et si... oui, je vais mettre des bas, et le porte-jarretelles : personne ne pourra le savoir. Ce sera délicieux, porter des dessous sexy pendant que le prêtre débitera ses bêtises. »

Elle tente de se reprendre, mais peine perdue. « *Mais enfin, comment puis-je penser une chose pareille ? Nicole, reprends-toi ! Mon Dieu, rien que d'y penser ça m'excite...* »

Une jupe s'arrêtant juste au-dessus des genoux, les bas de couleur taupe, les escarpins, le soutien-gorge, un pull léger, le manteau, un peu de rouge sur les lèvres. La culotte, fine et transparente ; elle en a plusieurs, maintenant : autant les utiliser...

En entrant dans l'église, il lui est impossible d'oublier ce qu'elle porte. Les talons claquent sur le carrelage usé ; elle imagine les regards des hommes braqués sur sa démarche, sur ses jambes. Assise, son esprit vagabonde ; elle repense à ce qui lui est arrivé depuis une dizaine de jours. « *Il y a certainement des vicieux qui assistent à cette messe ; peut-être certains devinent-ils ce que je suis devenue ?* »

Elle tente bien de se concentrer sur le déroulement de l'office, mais ses pensées ne sont tournées que vers le sexe. Elle regarde ses jambes, aperçoit les petits plis que font les bas au niveau de la cheville. « *Le boss aimerait me voir en ce moment...* »

Elle s'imagine allongée sur l'autel, les cuisses ouvertes, offerte aux hommes, à ceux qui voudraient la lécher, boire le jus de la luxure s'écoulant de sa chatte. Au son de la clochette secouée par un enfant de chœur, elle réalise que l'excitation qu'elle ressent a provoqué quelques dégâts à la jointure de ses cuisses. « *Mon Dieu, ma culotte colle à mes fesses !* »

À la sortie de la messe, sur le parvis de l'église, elle subit les éternelles discussions impossibles à éviter avec quelques paroissiens et paroissiennes... surtout les hommes. Quelques-uns ont senti le changement qui s'est opéré chez elle : un tout petit rien dans la manière de se vêtir, de se maquiller, de confiance en soi, toutes ces choses qui font que par miracle une femme ne passe plus inaperçue.

— Nicole, s'élève une voix féminine, comment allez-vous ?

— Bonjour Michelle... très bien, merci.

Michelle, membre de la chorale, est veuve depuis quelques années. D'allure un peu austère, elle est malgré tout sympathique quoiqu'un peu trop curieuse.

— Vous êtes resplendissante aujourd'hui ; quel plaisir de vous voir !

— C'est ce beau temps : le soleil embellit les femmes lorsqu'il brille, répond Nicole en souriant.

— Eh bien, il faudrait que le soleil brille chaque dimanche !

Nicole la remercie, flattée de recevoir un tel compliment bien qu'elle aimerait pouvoir s'échapper.

— Nicole, voudriez-vous passer à la maison cet après-midi ? Ça me ferait plaisir ; je suis seule et... nous pourrions deviser autour d'une tasse de café ou de thé.

— Euh... je ne sais si...

— S'il vous plaît, Nicole !

— Bon, d'accord. Vers 17 heures peut-être.

— Ah, merci Nicole, vous me rendez la journée joyeuse, dit-elle, un large sourire aux lèvres. Alors... à tout à l'heure ?

— Oui, à tout à l'heure.

Sur le chemin du retour, elle se demande pourquoi elle a accepté de prendre le thé avec cette Michelle, pieuse comme une grenouille de bénitier, enjouée, bien sûr, mais pas intéressante du tout. « *Prendre le thé ! C'est ridicule, alors que j'aurais voulu passer la journée tranquille. Et cette culotte qui me colle aux fesses, j'aurais mieux fait de ne pas en mettre !* »

Dix-sept heures : il est temps de rejoindre Michelle. Nicole ne s'est pas changée. Elle a gardé ses dessous sexy, sauf la culotte, trop inconfortable à force de coller à son entrejambe. « *Autant montrer à cette pimbêche que je peux être élégante...* »

Elle rectifie son maquillage, relève sa jupe pour bien tirer les bas.

Une surprise l'attend lorsque Michelle lui ouvre la porte : la veuve a soigneusement coiffé ses cheveux, revêtu une jupe un peu

courte ne couvrant que deux tiers des cuisses, s'est enduit les lèvres d'un rouge couleur sang, et les éternelles chaussures plates sont remplacées par des escarpins aux talons très hauts. La jupe est droite, couleur vert pastel ; trop serrée, elle lui moule exagérément le derrière. Un chemisier en soie beige, un peu lâche, recouvre son torse. Elle ne fait plus austère du tout ; la chanteuse de la chorale s'est apprêtée avec soin pour recevoir Nicole.

— Entrez, Nicole. Quel plaisir vous me faites ! Que désirez-vous : du café, une tasse de thé ?

— Un thé peut-être, merci.

Dans le salon au mobilier vieillot, deux portes-fenêtres à petits carreaux donnent sur le jardin. Michelle invite Nicole à s'asseoir sur un canapé de style ancien au tissu élimé, tandis qu'elle-même s'installe sur un fauteuil imitant vaguement le style Louis XIV. Assises autour d'un plateau en inox sur lequel repose une théière fumante et deux tasses, la conversation va bon train. Tout en devisant, tenant sa tasse de thé du pouce et l'index de la main droite, Michelle défait un bouton de son chemisier.

— Vous savez, Nicole, j'ai remarqué... le changement. Vous portez des bas, n'est-ce pas ? Et un... porte-jarretelles...

Nicole se raidit ; le rouge monte à ses joues.

— Mais... comment le savez-vous ?

— À la sortie de l'église, votre manteau était ouvert. Votre jupe est si serrée, on pouvait deviner l'attache en métal d'une jarretelle à travers le tissu, j'ai bien vu. Et ces petits plis que font vos bas... D'ailleurs, en ce moment même, on voit bien que...

Tout en parlant, Michelle dégrafe un autre bouton de sa main gauche, puis un autre, toujours tenant la tasse de thé à l'aide de deux doigts de son autre main, comme dans une conversation mondaine. Le dernier bouton saute ; le chemisier s'ouvre, libérant une poitrine petite mais aux pointes érigées.

— Et... j'ai parfois des pensées... impures ! Je rêve de...

Elle pose la tasse, retire le chemisier qu'elle jette sur le parquet. La voix devenue rauque, elle insiste :

— Vous me comprenez certainement, n'est-ce pas ?

Elle se lève, descend la fermeture Éclair de sa jupe qui tombe au sol, révélant des jambes couvertes de bas couleur chair attachés à un porte-jarretelles beige. Le regard dirigé vers le visage de Nicole, la respiration un peu rapide, elle baisse sa culotte, la retire et se rassoit, les genoux joints. Pour une femme dont l'âge se situe dans la quarantaine, elle est encore bien faite : des cuisses pleines, le ventre plus tout à fait plat, mais pas de signe de cellulite.

Nicole, effarée par l'exhibition de la femme, songe à se lever pour quitter cette pièce qui ressemble à un piège. « *Elle est folle, complètement folle ! Qu'est-ce que je fais ici ?* »

Michelle reprend sa tasse de thé, regarde le sol et poursuit son aveu :

— Mon mari – paix à son âme – était très porté sur le sexe. Il aimait me... enfin, il m'emmenait dans des endroits, des petits chemins en forêt.

Nicole, maintenant intéressée par les confidences de Michelle, penche légèrement la tête de côté pour l'inciter à continuer.

— Vous pensez certainement que je suis folle, et vous avez raison. Mais je crois que le Diable est en moi !

Michelle avale une gorgée de thé puis, d'une voix devenue rauque, elle explique :

— Ces chemins menaient toujours à une clairière où étaient stationnées plusieurs voitures, ou des fourgonnettes. Des hommes étaient là ; ils attendaient debout, les mains dans les poches, ou fumant une cigarette. Alors mon mari me demandait d'ouvrir mon manteau... J'étais nue, uniquement vêtue de bas et d'un porte-jarretelles.

— Vous étiez nue ? Mon Dieu ! s'exclame Nicole. C'est votre mari qui vous forçait à...

— Non, j'aimais ça. Il aimait m'exhiber, et ça m'excitait terriblement. Je...

Michelle s'interrompt, desserre les genoux, et dans une totale impudeur ouvre largement les cuisses, face à Nicole.

Elle possède un entrecuisses glabre, dépourvu de poils. Ce n'est pas une simple fente qu'elle possède, mais une vulve avec de longues lèvres épaisses, et le bout rond d'un clitoris déjà érigé.

Une odeur de sexe et de sueur envahit le salon, recouvrant celle du parquet fraîchement ciré.

— Je suis excitée en vous racontant cela, mais vous me comprenez, n'est-ce pas ? Une femme telle que vous, qui est en porte-jarretelles sous sa jupe, à notre époque ce n'est pas banal : c'est un signe de... de luxure, n'est-ce pas ?

Nicole, qui était mal à l'aise lorsque Michelle avait retiré son chemisier, exposant ses seins, réalise que l'excitation la gagne elle aussi. Le regard vissé sur la vulve de Michelle, elle croise les cuisses, enserrant sa chatte qui, elle le sent bien, la démange.

— Et alors, que se passait-il ?

— Mon mari me demandait d'ouvrir les cuisses, de montrer mon... mon sexe. Il me disait des mots sales, il pinçait mes tétons. Des hommes s'approchaient de la vitre, sortaient leur membre. Certains bandaient à moitié, d'autres avaient la queue – enfin, le sexe – bien tendu, raide. Alors je glissais un doigt entre les lèvres de ma vulve, comme cela...

Pour imaginer son récit, Michelle, la tasse de thé reposée sur le guéridon, glisse un doigt entre les lèvres de son con engorgé de mouille. L'odeur devient plus forte, entêtante.

— Il y a si longtemps que je n'ai pas ressenti une telle émotion... Vous racontez tout cela me... Nicole, j'aimerais que vous... je voudrais voir vos dessous, vos bas. Vous savez, j'aime aussi regarder une jolie femme, avoue-t-elle, la voix hachée par l'émotion, et vous êtes... tellement belle !

Excitée par le récit que lui fait Michelle avachie devant elle sur sa chaise, les jambes largement écartées, le doigt glissant le long de la vulve, Nicole réalise le pouvoir qu'elle a sur cette femme. Son autorité naturelle prend le dessus. Elle rétorque d'une voix ferme :

— Vous êtes une cochonne, Michelle, une dépravée !

— Oh oui, je suis... j'ai le Diable en moi.

— Et ensuite, que se passait-il ?

Pour l'encourager, Nicole croise les cuisses très haut, révélant le morceau de peau au-dessus de la lisière des bas. Michelle respire plus fort, puis reprend son récit :

— Parfois, un des hommes crachait son fout... sa semence contre la vitre. Un jour, mon mari a actionné la commande de vitre pour la baisser. Un des hommes, la queue, enfin... le sexe, raide, l'a fait entrer dans la voiture à travers la vitre ouverte. Il sentait fort. Je ne voyais pas son visage, seulement sa tige et les bourses velues. J'étais comme hypnotisée par cette queue. Alors j'ai approché la bouche, et j'ai... je l'ai sucée !

— Vicieuse ! Vous n'êtes qu'une dépravée !

— Oui, je suis une pute... une pute habitée par le Vilain !

Maintenant très excitée par le récit que raconte Michelle, Nicole visualise la scène. Elle soulève les fesses du canapé, remonte sa jupe à la taille. Elle se rassoit confortablement, écarte elle aussi largement les cuisses.

— Oh... Nicole, vous êtes belle, vous avez une... Votre chatte est entourée de poils... Ça m'excite !

— Ça te plaît ? Tu aimes ma chatte, cochonne ? claque la voix de Nicole, exerçant son autorité en utilisant le tutoiement. Ce n'est pas une chatte de petite fille comme la tienne : c'est ce que les hommes aiment, les hommes qui aiment les femmes.

— Oui... Oh, votre regard, je... j'aime ça, je crois que je vais...

— Stop ! Ne jouis pas ! Raconte-moi la suite.

— Oui ; euh... j'ai sucé ce membre...

— Non : cette bite ! corrige Nicole.

— Oui, cette bite, cette grosse bite bien raide. Je lui caressais les couilles en même temps, et l'homme, il a... il a envoyé son sale foutre dans ma bouche... Ahhh !

Le corps raide, dos cambré, bouche ouverte, Michelle enfonce deux doigts au fond de sa chatte et jouit en poussant un long râle.

Le silence règne maintenant dans le salon, seulement couvert par la respiration saccadée des deux femmes. Michelle, les cuisses serrées enserrant la main qu'elle avait utilisée pour se masturber, récupère lentement, le dos appuyé contre le dossier de la chaise.

Reprenant ses esprits, elle continue la suite de son récit :

— C'était terrible, ça me faisait jouir. M'exhiber devant ces hommes en rut me transportait dans un état second. Les faire éjaculer me donnait une impression de puissance. Alors mon mari me commandait de me mettre à genoux sur le siège. Il sortait sa bite, parvenait à se positionner derrière mon cul malgré l'étroitesse de la place avant, agrippait mes fesses et s'enfonçait en moi. Me faire baiser devant ces hommes vicieux me faisait jouir comme une folle. J'adorais ça.

Michelle a repris sa masturbation, enfonçant deux doigts dans sa vulve.

— Maintenant que mon mari a disparu, tout cela est fini. Mais... je vais vous montrer quelque chose.

Elle se penche, attrape son sac, en sort un objet de couleur violet : un gode, au superbe design.

— Je me le suis procuré sur Internet. C'est un modèle de chez Lelo. Il est beau, n'est-ce pas ? Quand je suis en manque, je l'utilise pour me calmer. Vous voulez voir ?

— Michelle, tu n'es qu'une dépravée !

— Oui, je sais. Vous pouvez bien me comprendre, vous qui venez à la messe en bas et porte-jarretelles : vous cherchez à exciter les hommes. Je suis certaine que vous...

— Ne t'occupe pas de moi, vicieuse. Continue !

— Oh, vous me... Je suis encore excitée... Regardez... regardez-moi bien.

Michelle quitte sa chaise, s'allonge sur le parquet face à Nicole, les cuisses bien ouvertes. Elle approche le gode de son entrecuisses, l'enfonce lentement dans sa vulve en gémissant. Le gode comporte une sorte d'opercule, presque pointu, qui vibre contre le clitoris lorsqu'elle le met en marche.

— Ce n'est pas aussi bon qu'une bonne bite, mais... hum... c'est bon, je vais... me faire encore jouir devant vous !

Nicole, les yeux écarquillés, regarde la femme prendre son plaisir. Le gode vibre, enfoncé dans la vulve ; Michelle tient fermement l'objet d'une main, se tordant le bout d'un sein à l'aide des doigts de son autre main.

Les cuisses toujours largement ouvertes, Nicole se caresse lentement la vulve, effleurant parfois le clitoris, lui causant des ondes électriques. Mais elle ne veut pas jouir devant cette femme qui se masturbe en poussant des petits cris, sa cyprine engluant le gode en débordant de la vulve.

Le spectacle est surréaliste : Michelle nue en bas et porte-jarretelles, allongée sur le sol, un gode enfoncé dans la chatte, et Nicole presque entièrement habillée à part la culotte, la jupe entortillée à la taille, les deux femmes se masturbant l'une devant l'autre, le souffle rauque.

— Stop ! Approche. Viens me lécher, sale vicieuse !

Nicole, grisée par l'ascendant qu'elle a sur Michelle, décide de montrer son pouvoir en humiliant, pense-t-elle, la femme en la forçant à lui lécher la chatte. Elle a transpiré ; elle sait que l'odeur qu'elle dégage est forte lorsqu'elle est excitée. Michelle se redresse, avance sur les genoux pour se positionner entre les jambes de Nicole. Elle approche la bouche des lèvres de la chatte odorante, pose les mains sur les cuisses...

— Ne me touche pas avec tes mains pleines de mouille : tu vas salir mes bas, cochonne ! Lèche ma chatte !

— Vous sentez fort ; c'est dégoûtant...

Alors Michelle enfourne sa langue dans la vulve grasse de Nicole, saisit les petites lèvres entre les siennes en les suçant, fouille la chair dégorgeant de mouille blanche en émettant un son de clapotis, se délecte du goût qu'émet la chatte en feu qui lui est offerte.

Nicole, emportée par le pouvoir qu'elle exerce, pense lâcher un jet de pisse dans la bouche de la suceuse mais se ravise. « *Non, quand même pas...* »

— Tu n'arrives pas à me faire jouir ; applique-toi !

Michelle se calme, alterne entre caresses de la langue et fouille vorace de la bouche, remonte vers le clitoris qu'elle suce avec douceur. Nicole fait fonctionner son imagination ; elle aimerait que le boss et Éléanore soient là pour bien s'occuper d'elle, de ses seins, de sa chatte, de son cul... Les baisers d'Éléanore, les yeux du boss sur ses cuisses écartées, la bite du boss...

L'orgasme monte, lentement, du plus profond de son ventre, s'amplifie. Elle s'imagine à quatre pattes, le cul bien dressé, comme une femelle en chaleur excitant le mâle. Soudain l'orgasme finit par exploser en lui faisant lâcher un jet de mouille qui éclabousse le visage de Michelle. La femme frotte sa bouche contre la vulve, se barbouille le visage de la cyprine de Nicole, se délecte de son odeur forte de femme venant de jouir.

Le lounge du porte-jarretelles

— Aujourd’hui, c’est « Porte-jarretelles day » ! clame Éléanore en entrant dans le bureau de Nicole.

Nicole lui sourit... « *Oui, le lundi est “Porte-jarretelles day” ; PJ Day comme dit le boss.* »

— Bonjour, Éléanore ; tu es en forme ce matin...

— J’aime travailler dans cette entreprise, avec vous, avec le boss, avec Patrick.

— Ah oui, Patrick, le consultant.

— Oui, il est pas mal, et je peux dire qu’il est...

Éléanore s’interrompt, prenant conscience qu’elle en a déjà trop dit.

— Il est quoi ?

Éléanore ignore la question et poursuit :

— L’ambiance est sympa, les hommes aiment bien travailler avec moi.

— Éléanore, tu es une coquine !

— Si je me rappelle bien ce que j’ai vu lundi dernier, vous me valez largement...

Nicole rougit et décide d’éluder le commentaire en enchaînant :

— Bien. Si nous nous mettions au travail ? Il faut plier ce dossier. Nous avons fait du bon boulot, je crois ; le boss doit être content.

Éléanore prend une chaise, contourne le bureau pour s'asseoir aux côtés de Nicole. Après quelques minutes de travail, n'y tenant plus, la jeune femme pose une main sur la cuisse de Nicole.

— Éléanore ! Voyons, sois sage.

— J'aime la texture de vos bas, dit-elle en laissant remonter lentement sa paume sur la cuisse de Nicole.

— Éléanore, j'ai dit stop !

— Vous êtes tellement belle, et sexy... Vous êtes toujours bien maquillée, habillée avec goût, avec ces accessoires qui vous donnent une classe folle. Où avez-vous trouvé ces bracelets, ce collier et ces boucles d'oreille ? J'aimerais tant vous ressembler...

— Allons, allons, tu es jeune et belle ; tu as ta propre personnalité. Si tu veux, nous irons ensemble te trouver quelques accessoires pour te rendre encore plus attractive.

— Oh chic ! Merci, Nicole.

Et Éléanore plaque une bise sonore sur la joue de Nicole, bien près, trop près de la commissure de ses lèvres.

— Comme cela tu plairas encore plus à Patrick, lui glisse Nicole en faisant un clin d'œil.



Les deux femmes travaillent d'arrache-pied pour clôturer le dossier. Elles sont constamment dérangées par des collaborateurs qui viennent les voir pour des questions futiles. En fait, ils sont plus intéressés par le physique des deux femmes que par leurs compétences. Il a suffi qu'une des employées à l'œil averti remarque qu'elles portent toutes deux des bas pour que le bruit se répande dans l'entreprise à une vitesse vertigineuse. Les deux femmes s'en amusent, bien que Nicole peste de ne pouvoir avancer aussi vite qu'elle le voudrait.

Il est presque dix-huit heures. Le dossier est maintenant ficelé ; il ne reste plus qu'à le transmettre au boss pour lecture et approbation.

— Nicole... j'ai envie de vous embrasser ; vous êtes si belle !

— Éléanore, voyons... je ne suis pas lesbienne. Sois sage.

— Moi non plus je ne suis pas lesbienne, mais vous... vous êtes spéciale, Nicole, si spéciale pour moi ; vous avez un charme fou. Je crois que quelque part nous avons un peu les mêmes envies ; je nous sens tellement complices...

La jeune femme se penche vers Nicole en lui tendant les lèvres.

— Éléanore, stop ! N'importe qui peut entrer dans le bureau, et...

— J'ai vérifié dans les couloirs : tout le monde est parti.

— Tout le monde ? réplique Nicole en riant. Impossible, il est trop tôt.

— Il reste bien la vieille acariâtre de la compta, le directeur technique et Patrick.

— Ah oui, Patrick ; tiens donc... Et tu attends qu'il vienne nous voir ?

— Pourquoi pas ?

Éléanore comprend qu'elle va trop loin.

— Bon, OK, j'arrête. Savez-vous que le boss adore vos seins ? Il emploie le mot « nichons » quand il parle de vos seins : « les gros nichons de Nicole ». Il vous aime beaucoup, vous savez ; il a complètement craqué pour vous. Il m'a dit que vous êtes terriblement excitante, et un... très bon coup.

— Quoi ? Un bon coup ? Mais je ne suis pas ce genre de femme qui...

— Ne le prenez pas mal ; vous lui plaisez. Il passe son temps à louer vos compétences, il est prévenant, et... il ne vous a jamais forcée, n'est-ce pas ? C'est un pervers, bien sûr, mais un bon pervers. Vous et moi, nous adorons ce qu'il nous fait faire, vous ne pouvez pas le nier...

Nicole baisse la tête, abasourdie d'apprendre que son boss parle d'elle à Éléanore. Peut-être lui a-t-il parlé de la soirée de vendredi

dernier. *« J'espère qu'il ne lui a pas donné de détails... Les salauds ! Ils... ils... ils sont complices ! »*



Le travail terminé, Nicole s'étire, les bras tendus vers le plafond, le torse bombé. Sa pensée dérive vers la soirée qui se profile. *« Qu'est-ce qu'il va encore m'arriver ? Bon, c'est vrai que je le provoque avec ces bas. Le pire, c'est que maintenant j'aime vraiment ça, l'exciter, lui montrer mes "gros nichons", ouvrir les cuisses devant lui, me faire lécher, qu'il me... »*

Le boss leur a demandé de se libérer pour la soirée : il veut les récompenser pour le travail effectué.

— Éléanore, je vais te dire un secret, mais... promets-moi de ne jamais le répéter, de ne jamais le dire au boss.

— Promis, juré !

— Depuis ce jour où nous avons déjeuné ensemble, où nous avons acheté le porte-jarretelles et ces bas, je suis constamment excitée. Je mouille mes culottes, je ne pense qu'au sexe, qu'à me faire baiser. J'ai appris à aimer m'exhiber, au boss, et plus encore. Tu m'as fait découvrir les caresses entre femmes, avec toi. Je suis devenue une dévergondée, une... salope. Oui, une salope, et j'aime ça : j'aime la luxure, la jouissance que ça me procure.

— Nicole, je vous adore ! J'espère que nous allons participer ensemble à des jeux coquins. J'en ai terriblement envie, avec vous...

Et un profond baiser les unit, plein de tendresse et de fougue mélangées.

— Il est l'heure, le boss va bientôt nous appeler. Habille-toi vite.

— Et si nous y allions presque nues, en porte-jarretelles ? Il aimerait, non ? dit Éléanore en riant aux éclats.

— Allons, ma belle, nous ne sommes pas des putains ! répond Nicole avec un large sourire.

— D'accord, mais on peut quand même être sexy. J'ai une idée pour le faire bander dès qu'il nous verra : retirez votre tee-shirt et remettez votre veste de tailleur à même la peau, mais gardez le soutien-gorge.

— Salope ! réplique Nicole en riant. Tu es encore plus perverse que le boss...

Dix minutes plus tard, le boss les appelle.

Éléanore pénètre la première dans le bureau, tout sourire. Nicole la suit, un peu tendue dans étrange mélange d'appréhension et d'excitation ; elle sait ce qui va se produire ce soir : elle va se faire baiser.

Le boss est avec Patrick, le consultant. Bien entendu, Éléanore est ravie, ne manquant pas de laisser sa jupe remonter bien haut en s'asseyant dans le fauteuil près de Patrick.

— Bonsoir ; comment allez-vous ?

— Bonsoir, répondent en chœur les deux hommes.

— Nous avons bouclé le dossier ; cette mauvaise histoire de client malhonnête est enfin réglée, dit Nicole en s'asseyant dans l'un des fauteuils faisant face au bureau.

Le boss remarque immédiatement la tenue de Nicole : la veste de tailleur portée à même la peau, le soutien-gorge de dentelle largement apparent, le collier de perles s'arrêtant juste à la naissance des seins. Puis celle d'Éléanore, les cuisses croisées bien haut, exposant sans aucune vergogne la chair nue en haut des bas, les jarretelles, minaudant comme une jeune fille.

— Bravo ! Vous avez fait un excellent travail. Ce soir, nous sortons pour fêter ça ; nous y allons tous les quatre.

Tout en parlant, son regard va des jambes d'une femme à celles de l'autre. Un sourire satisfait détend sa mâchoire carrée ; il est manifestement ravi. Patrick reste un peu en retrait, tentant de cacher son émotion à la vue des cuisses d'Éléanore qu'elle exhibe complaisamment.

Nicole frémit sous le regard inquisiteur de son directeur. Comme toujours en sa présence, elle se sent vulnérable. *« Je suis indécente... Comment ai-je osé entrer ici dans cette tenue ? Pourvu qu'il ne fasse rien ici ; pas devant le consultant... »*

Éléanore, dans l'insouciance de sa jeunesse, continue son petit jeu de charme, décroisant et recroisant lentement les cuisses, mais les yeux du boss ne quittent pas le corps de Nicole. Alors elle se tourne légèrement vers Patrick, un sourire espiègle au coin des lèvres, satisfaite de l'effet qu'elle fait sur le consultant qui a enfin compris qu'elle le drague.

— Vous êtes très en beauté ; quel plaisir de travailler avec d'aussi jolies femmes que vous deux ! Allons-y, je vous emmène.

Dans l'ascenseur qui les mène au parking en sous-sol, le boss ne manque pas d'entourer la taille de Nicole, la main descendant lentement vers les fesses. Elle frémit, le laisse faire. *« Ça y est, ça commence... »*

Installés dans la voiture, le consultant et Éléanore sur la banquette arrière, Nicole ouvre légèrement les genoux. Le boss, tout en tenant le volant de la main gauche, vient de poser la droite sur sa cuisse, caressant lentement le nylon du bas, remontant le tissu de la jupe, juste un peu, s'arrêtant à la lisière du bas.

« Il attaque tôt ! Et Patrick qui doit voir ce qui se passe... » Nicole ne bouge plus, les sens concentrés sur cette main qui progresse sur sa cuisse. Elle jette un coup d'œil vers la banquette arrière, découvre les deux jeunes s'embrassant. *« Eh bien, la soirée démarre fort ! Ils ne sont pas timides, ces deux là. Mon Dieu, que c'est bon, sa main sur ma cuisse, ses doigts qui remontent... »*

La main du boss descend vers le genou, l'effleure, remonte, mais ne dépasse jamais le haut du bas. *« Qu'est-ce qu'il attend pour monter plus haut ? Il sait bien que je le laisserai faire... Vas-y, touche ma culotte ! »*

Soudain, un coup de frein brusque.

— Nicole, vous me troublez ; j'ai failli brûler un feu !

Elle rit, un peu bêtement. Au fond d'elle-même, elle ressent une certaine fierté de lui faire perdre ses moyens, de constater que le contrôle légendaire du boss est effrité par son charme.

Quinze minutes plus tard, la voiture s'arrête dans un quartier cossu, aux grands immeubles datant du XIX^e siècle.

— Allons-y. Lorsque nous serons à l'intérieur, je vous expliquerai de quoi il s'agit.

Le boss les emmène face à une grande porte de bois massif, sans aucune enseigne ni plaque. Sur le pan de mur, il y a juste un bouton de sonnette sur lequel il appuie. Une femme blonde, au chignon impeccable, leur ouvre.

— Mesdames, Messieurs, bonsoir. Monsieur Picard, je vous attendais ; ravie de vous revoir. Vous êtes bien sûr responsable de la bonne tenue de vos invités.

— Bien entendu, chère Madame, lui répond-il eu lui baisant la main.

La femme les précède dans un vestibule, les emmène jusqu'à un semblant de comptoir. Elle choisit un masque pour chaque femme et les leur tend en disant :

— Essayez ce masque, que je puisse voir si ça vous va.

Amusée, sautillant presque d'excitation, Éléanore se fixe le masque en riant. Nicole, elle, est bien plus circonspecte :

— Mais pourquoi ce masque ? Que préparez-vous ?

— N'ayez pas d'inquiétude, Nicole. Rien de grave ne vous arrivera ; c'est par souci de discrétion, et surtout pour laisser planer un peu de mystère. Croyez-moi, vous n'allez pas être déçue.

— Hum, avec vous, je me méfie quand même un peu, réplique-t-elle en se forçant à sourire.

La femme blonde au chignon n'a été satisfaite qu'au troisième essai pour le choix du masque de Nicole, alors que pour Éléanore le premier choix a été adopté. Puis l'hôtesse franchit une porte par laquelle ils s'engouffrent.

Une immense salle s'ouvre à eux : un lounge, tout en longueur, au décor résolument contemporain, lumière très tamisée. Des chandeliers posés sur des consoles de métal et verre en forme de V engendrent une atmosphère décalée à la pièce. Du côté gauche, des alcôves en demi-cercle – ou plutôt demi-ellipse – se succèdent tout au long de la pièce, sans autre séparation que le haut des banquettes de cuir noir. Sur le mur, quelques photos en noir et blanc, très belles, de jambes de femmes en porte-jarretelles et bas. Au centre de ces alcôves, des tables basses en verre ; sur chacune d'elles repose une vasque remplie de glaçons et d'une bouteille de champagne. Le mur de droite n'est qu'un long miroir couvrant la paroi en totalité. Entre cette paroi et les alcôves, un couloir de deux mètres de large, parcouru par les convives et les serveuses. Le sol est fait d'un carrelage très sombre imitant du plancher.

Quelques couples sont déjà installés, sirotant un cocktail ou du champagne. Les hommes sont tous en costume-cravate. Nicole découvre que les femmes qui les accompagnent ont toutes les jambes croisées très haut, découvrant largement des bas tendus par des jarretelles. L'une d'elles, dans la cinquantaine semble-t-il, les genoux écartés et la jupe remontée à la taille, se laisse caresser la cuisse par l'homme qui l'accompagne. Une musique lancinante accompagnant la voix suave d'une chanteuse rend l'atmosphère électrique. Le lieu est maintenant plein ; manifestement, l'alcôve qu'ils occupent leur était réservée.

Les femmes installées entre les deux hommes, le boss a commandé du champagne. Nicole, un peu inquiète, se demande dans quel endroit ils se trouvent.

— Où sommes-nous, Monsieur Picard ? Ce n'est pas une boîte libertine, j'espère...

— Non, non, Nicole. Ne soyez pas inquiète : ici, pas de pénétration ; que des... caresses. Je vais vous expliquer, mais avant buvons à votre réussite.

Nicole trempe les lèvres dans la flûte, puis fixe les bulles qui montent et éclatent à la surface du liquide. Pas vraiment à l'aise, elle décide de finir le verre d'un trait pour se rafraîchir la gorge. Déjà l'alcool provoque en elle un léger étourdissement, lui donnant un effet de bien-être. Les cuisses sagement croisées, la jupe les couvrant presque entièrement, elle examine le décor puis, grâce à l'immense miroir qui lui fait face, les couples installés dans les autres alcôves.

L'intensité lumineuse vient de baisser légèrement ; le volume de la musique n'a pas changé, mais la voix de la chanteuse est de plus en plus suave. Bien que la décoration soit faite pour que les clients se sentent à l'aise, l'atmosphère est électrique : personne ne parle, mais tous savent bien que quelque chose va se passer.

— Cet endroit est en effet un peu, dirons-nous... particulier. Vous ne trouverez pas l'adresse de ce lounge sur le Web : il s'agit d'un club très privé. Les tenues vestimentaires sont imposées : costume pour les hommes ; quant aux femmes, robe ou jupe, porte-jarretelles, bas, et escarpins de bon goût sont impératifs. Il s'agit d'un club pour les inconditionnels du porte-jarretelles. Les bas top ne sont pas autorisés. Pour rassurer Nicole, ici aucun comportement hard n'est toléré.

— En êtes-vous certain ? l'interrompt Nicole. Dans l'alcôve à notre gauche, la femme a les jambes largement ouvertes ; elle se laisse caresser la... le sexe par l'homme qui l'accompagne. On l'entend même gémir, et...

— Oui, Nicole, les caresses sont autorisées, mêmes buccales, et les exhibitions encouragées ; mais pas de pénétration hard. Pas de coït, si vous préférez. Les hommes ne doivent pas quitter leurs vêtements. Ici, on admire, on effleure, on caresse, on rêve. Les femmes présentant manifestement une allure de pute et leurs partenaires ne sont pas admis. Aucune dérogation à cette règle n'est tolérée. D'ailleurs, vous êtes ici parce que je me suis porté garant.

— Je crois que je vais adorer ce lieu, commente Éléanore en vidant sa deuxième flûte de champagne tout en remontant le tissu de sa jupe pour exhiber les lanières auxquelles sont fixés les bas foncés qu'elle a choisis pour cette soirée.

— Les exhibitions encouragées ? Mais c'est un lieu pour les libertins, pour les... dépravés ! rétorque Nicole, d'un ton offusqué.

— Allons, Nicole, je sais bien que vous aimez être admirée, que vous aimez faire bander les hommes en vous exhibant. N'est-ce pas terriblement excitant ?

Nicole rougit violemment puis, pour se donner une contenance, elle saisit sa flûte et la vide d'un trait. « *M'exhiber ? Oui j'aime ça ; j'aime beaucoup ça. Mais devant tous ces gens, quand même...* » Grisée par l'alcool, une excitation sourde l'enveloppe. Tout se mélange dans son cerveau : le « petit jeu des boutons » du boss, son exhibition dans le bureau, chez elle, la séance avec Michelle, la soi-disant « femme sage » de la chorale.

Le boss tend la main vers la veste de Nicole, défait le bouton qui la ferme et ouvre largement les pans du vêtement ; le soutien-gorge de dentelle englobant les deux seins est maintenant exposé. Subjugée, la femme l'a laissé faire.

— Cet endroit vous plaît-il, Nicole ? Je vous trouve encore plus belle que d'habitude... N'auriez-vous pas envie d'en montrer plus ?

— Euh... je ne sais pas... Il faut que...

Éléanore prend la main de Nicole, se penche à son oreille et lui murmure :

— Nicole, je suis excitée ! J'ai envie de leur montrer ma chatte... et vous ? Allez, on le fait. On va les faire bander, ces deux cochons !

— Nooon, pas ici, c'est trop ! Il y a du monde, et...

La jeune femme se lève, puis faisant face à ses trois amis, s'assoit sur la table de verre, pose les bras tendus en arrière et ouvre largement les cuisses. Depuis qu'elle a décidé, à la demande du boss, de ne plus s'épiler la chatte, une petite touffe de poils – pas encore très fournie – apparaît sous le triangle du slip transparent.

Les poils noirs sont plutôt épais, encore un peu courts, collés au tissu de la culotte. Elle glisse les mains sur ses hanches, tire sur les bords de sa culotte, la retire et, tout en minaudant, la donne à Patrick qui aussitôt la porte à ses narines.

— Elle sent bon, ma culotte ? Elle te plaît ? Tu veux en voir plus ?

Nicole est subjuguée. *« Comment Éléanore peut-elle s'exhiber si facilement ? Peut-être a-t-elle l'habitude de... avec monsieur Picard ? Je ne peux pas faire ça ; j'ai déjà les seins presque à l'air, et je... Oh, mon Dieu ! J'en ai envie moi aussi. J'aimerais qu'il me touche un peu avant, et... »*

— Ma chère Nicole, vous savez ce que j'attends de vous, n'est-ce pas ? Vous aimez me montrer vos formes de femelle ; vous le faites avec une telle impudeur, une délicieuse impudeur... C'est tellement excitant, pour vous comme pour moi d'ailleurs.

— Oui, je veux bien l'avouer, mais...

Il la coupe :

— Montrez-moi vos nichons, vos merveilleux nichons.

Alors, désinhibée par l'alcool, encouragée par l'ambiance lubrique du lieu, de nouveau quelque chose craque en elle, et gracieusement elle sort un sein des bonnets de son soutien-gorge, puis l'autre. Elle retire sa veste, exposant les deux globes aux yeux de tous. Jetant un regard à droite, elle aperçoit un couple, accoudé sur la séparation des alcôves, qui l'observe.

Le boss, Patrick, Éléanore, tous ont les yeux braqués sur elle. Elle n'aurait jamais cru que d'être regardée puisse avoir une si forte incidence sur la montée de l'excitation. Éléanore, qui a descendu une main entre ses cuisses, fait glisser ses doigts le long de sa fente.

— Nicole, vous êtes une ravissante femelle ; ma femelle préférée. Avec vos deux globes lourds qui tressautent au moindre mouvement, vous êtes terriblement excitante.

« Il m'a appelé "sa femelle" ; il me traite vraiment comme une salope... C'est... c'est dégradant, et... mon Dieu, ça m'excite ! »

Hors de contrôle, à force de lutter entre son envie de tout montrer et de partir en courant, presque en colère contre elle-même de ne pas être assez salope, elle lâche en lui tendant ses seins :

— Tenez, servez-vous ; occupez-vous de votre « femelle », comme vous dites !

Englobant les deux seins, il les fait bouger, joue avec les bouts, caresse, pince légèrement les mamelons durcis. Elle gémit, cherche le désir qu'il éprouve d'elle en le fixant des yeux.

— Vous en voulez plus ? Voulez-vous que votre femelle vous montre sa chatte velue, comme le ferait une salope ?

Alors elle se lève, et fixant le boss dans les yeux, elle baisse sa culotte et la lui tend.

— Tenez ; j'espère qu'elle sent assez fort pour vous...

Puis, comme l'a fait Éléanore, elle s'allonge entièrement sur la table de verre et ouvre largement les cuisses, offrant son intimité aux yeux de tous. « *Mon Dieu, je suis folle de faire ça... Je suis devenue une dépravée, comme eux tous. Je voudrais qu'il me lèche, ce salaud !* »

Éléanore la regarde, puis s'adressant au boss :

— Elle est belle.

— Oui, elle est belle. Obscène et belle !

Il l'observe sans bouger ; les secondes s'écoulent. Ouverte, impudique, aux yeux de tous, Nicole est dans un état d'excitation à la limite du délire. Des couples se sont approchés pour mieux voir. Sous le regard salace des hommes présents dans la salle, elle s'abandonne à son exhibition, avec la sensation que sa chatte dégouline. Et c'est effectivement ce qui se produit : du liquide s'est écoulé, humidifiant la raie de ses fesses... « *Les salauds ! Les salauds ! Ils voudraient tous me baiser... baiser la salope.* »

Le boss se courbe, agrippe les cuisses gainées de nylon, colle sa bouche sur la fente aux lèvres boursoufflées et gorgées de mouille. Nicole gémit, caresse les cheveux de l'homme qui la lèche. Éléanore se penche vers elle :

— C'est bon, Nicole ? Il vous fait du bien ?

Nicole l'attrape par le cou pour embrasser fougueusement la jeune femme tout en se faisant lécher la fente avec concupiscence.

Durant quelques deux minutes, le boss glisse sa langue dans les replis de la vulve. Des bruits de succion arrivent aux oreilles de Nicole, l'excitant encore un peu plus s'il le fallait. Elle adore être léchée ; c'est tellement bon, tellement vicieux qu'elle s'offre avec veulerie à cette bouche qui la dévore. Dans le bureau du boss, il n'y avait qu'elle et lui. Cette fois-ci, la situation est bien différente : il y a des spectateurs, des pervers comme son amant, et c'est justement ce qui l'excite. Elle sent, elle sait qu'elle va gicler, là, devant ces vicieux qui l'observent avec attention. Elle devient comme eux, comme les femmes qui les accompagnent ; elle a besoin de sexe, du vrai, bien salace, celui qui fait gémir, qui fait déraiper. Faire l'amour avec tendresse dans un lit, c'est bien de temps en temps. Mais les derniers événements lui ont prouvé qu'elle a besoin de bien plus : il lui faut des situations incongrues, du vice. Elle a découvert qu'elle aime exciter les hommes, au point de parfois les provoquer par des attitudes équivoques.

Entre ses paupières entrouvertes, elle les voit, ces deux autres couples qui l'observent avec attention. Un homme agite la main entre les cuisses de la femme qui l'accompagne. L'autre femme a le corsage entièrement ouvert, les seins à l'air. Le fait d'être observée, cuisses ouvertes, masturbée presque violemment par la main de son amant, augmente le délire des sens dans lequel Nicole se laisse glisser.

Le son des clapotis provoqués par la main qui martyrise la vulve de Nicole couvre presque celui de la voix suave qui sort des enceintes acoustiques. D'un seul coup, sans prévenir, la jouissance la tétanise. La chatte expulse par salves des giclées de liquide transparent, éclaboussant le pantalon de son amant. Nicole jouit, la bouche grande ouverte, la tête cambrée en arrière. Des gouttes restent accrochées au tissu de ses bas ; une flaque macule le sol.

— Mon Dieu, j'ai honte... Devant tous ces gens...

— Dieu a dû lui aussi se régaler en vous voyant jouir, réplique le boss en lui caressant la joue.

— Mais quand même, jamais je n'aurais imaginé...

Elle est interrompue par Éléanore qui l'embrasse avec tendresse.

— Nicole, je voudrais qu'on me fasse la même chose ; c'est tellement excitant de vous voir jouir en giclant... on aurait dit un geyser !

— Ne te moque pas de moi ; c'est un peu sale quand même.

— Sale, vous croyez ? dit-elle en se penchant pour coller sa bouche à la vulve de Nicole.

La femme sursaute ; son bouton est encore trop sensible.

— Oh pardon, Nicole ; vous avez dû jouir vraiment fort.

— Euh, je ne sais pas... Oui... oui, vraiment fort. Et, mon Dieu, devant tout le monde !

— Et moi ? Moi aussi je voudrais... Nicole, vous me le prêtez, juste pour qu'il me fasse gicler moi aussi ?

— Mais voyons, Éléanore, demande à Patrick : il t'attend.

La jeune femme fait la moue avant de lui répondre en chuchotant à son oreille :

— Il est trop timide ; il n'ose pas.

En effet, le jeune consultant est resté assis dans son coin, n'osant pas faire un geste. Éléanore se redresse, fixe Patrick, puis lui lance :

— Et moi, elle ne te tente pas, ma chatte ? Elle dégouline ; viens me la bouffer !

Aux obsèques en porte-jarretelles

— Bonjour, Monsieur Picard.

— Bonjour, Nicole. Vous êtes très en beauté, comme d'habitude.

— Merci, Monsieur, répond Nicole avec un sourire radieux.

La DAF a revêtu une robe aux motifs bleus et mauves s'arrêtant au-dessus des genoux, très près du corps, moulant la croupe et les seins. Depuis les aventures qu'elle a récemment vécues, elle a pris confiance en elle. Plus enjouée qu'auparavant, elle sait qu'elle plaît aux hommes, alors elle en joue.

— Comment va Éléanore ?

— Bien, mais un peu déçue par Patrick.

— Ah bon ; et pourquoi donc ?

— Elle ne le trouve pas assez... vicieux, répond-elle dans un petit rire.

— C'est vrai, il est un peu intimidé. Il faut dire qu'Éléanore est très extravertie ; elle doit lui faire un peu peur.

— Très extravertie ? Oui, c'est le mot ! Elle est tout sauf timide, et elle aime la fessée, m'a-t-elle dit.

— Vous êtes au courant ?

— Oui, elle m'a raconté ; mais certainement pas tout, n'est-ce pas ?

Le boss émet un petit rire, contourne le bureau pour faire face à Nicole.

— Et vous, ça vous plairait ?

— Attendez, j'ai quelque chose à vous annoncer : mon beau-frère est décédé ; il faut que j'accompagne ma sœur aux obsèques.

— Oh, je suis désolé, Nicole, et...

— Non, non ; bien au contraire, c'est une délivrance pour ma sœur : ce type était un con qui ne se plaisait qu'à emmerder le monde.

— Ah bon. Et quand auront lieu les obsèques ?

— Eh bien, c'est un peu ennuyeux, mais elles sont fixées à lundi prochain.

Un sourire illumine le visage du boss.

— Lundi ? Je serai disponible. Voulez-vous que je vous accompagne ?

— M'accompagner ? Mais pourquoi donc ? Vous n'avez pas à...

— Nicole, je serais enchanté de vous tenir compagnie ; ces moments sont souvent difficiles à vivre.

— Difficiles ? Pas du tout. À part la famille de mon beau-frère – que d'ailleurs ma sœur et moi ne voyons pratiquement jamais – personne ne sera vraiment triste.

— Permettez-moi d'insister : nous sommes proches, je me dois d'être à vos côtés.

« *“Proches” ; il a dit “proches”. Après ce qu'il m'a fait faire, je comprends ce qu'il veut dire ; et puis lundi, c'est...* » Il lui prend la main, plonge ses yeux dans ceux de Nicole.

— Nicole ?

— Oui, mais... lundi, c'est... Porte-jarretelles day.

— Bien entendu, répond-il en riant.

Elle sourit. Un frémissement qu'elle connaît bien court le long de son dos.

— Je vous vois venir... Je ne vais quand même pas y aller avec un porte-jarretelles ; ce serait indécent.

— N'aimez-vous pas l'indécence ? Imaginez-vous dans cette église ; tout le monde prendra un air triste, tandis que vous, Nicole, vous qui aimez les situations, disons... équivoques, vous aurez l'apparence d'une femme sérieuse avec des dessous de...

— Salope ! C'est ce que vous voulez dire ?

— On peut le dire comme ça. Ce serait excitant, autant pour moi que pour vous.

— Vous êtes vraiment pervers !

— Je ne le nie pas ; c'est ce que vous aimez, n'est-ce pas...

Il la saisit à la taille, la colle contre lui, glisse ses mains sur ses fesses, flattant les rondeurs. Leurs lèvres se joignent. Le baiser est voluptueux ; les langues se mêlent dans un échange de salive chaude. Elle s'imagine dans l'église, le boss assis à ses côtés, collant sa cuisse contre la sienne, en tenue de femelle prête à se faire enfler. À cette idée, sentant l'excitation monter, elle presse son pubis contre le sexe dur.

— Monsieur... arrêtez, vous m'excitez avec vos histoires.

— Moi aussi vous m'excitez... Voudriez-vous me sucer, ma chère femelle préférée ?

Quelques secondes d'hésitation ; elle soupire, remue les hanches pour mieux sentir le désir de l'homme qui la trouble avec cette histoire de porte-jarretelles, puis :

— Peut-être aimeriez-vous voir mes « gros nichons », comme vous dites, pendant que je vous suce ?

Elle dégrafe la fermeture Éclair de sa robe ; le haut tombe à sa taille, puis le soutien-gorge, exhibant ses seins alourdis par l'excitation. Elle s'agenouille, puis avec frénésie elle ouvre la braguette du pantalon de l'homme et plonge la main dans l'ouverture pour extirper la queue dure. D'une voix rauque chargée d'excitation, elle lui crie presque :

— Vous me rendez folle... Oui, votre femelle préférée va vous sucer, sucer votre sale bite de pervers !

En fixant des yeux le membre qu'elle s'apprête à déguster, elle demande :

— Mais après je veux que vous me fassiez jouir ; comme la première fois, vous savez...

— Bien sûr que je sais ce que vous voulez : que je vous fasse gicler.

— Ouiii !



Le lundi suivant, le boss passe prendre Nicole chez elle.

En jupe ample de couleur gris foncé, chemisier blanc transparent, foulard mauve autour du cou, elle a choisi ses escarpins les plus hauts, noirs, aux talons fins. Pour rester d'apparence décente, son manteau la couvre des genoux au ras du cou.

— Nicole, que vous êtes très sexy en femme éplorée !

— Je vous plais ?

— Comme toujours, ma femelle préférée.

En conduisant, il a posé sa main sur le genou de Nicole, flattant des doigts l'attache de la cuisse couverte de bas couleur taupe. « *Je suis une femelle faite pour exciter les hommes, "sa femelle préférée" !* » Comme à chaque fois qu'il pose une main sur le bas de sa cuisse, une sourde excitation l'envahit. Quelques minutes plus tard, le désir de Nicole est trop fort. Les cuisses légèrement écartées pour offrir son genou à cette main qui le caresse, qui remonte lentement sur la cuisse pour redescendre aussi vite, l'incite à en vouloir plus. À un kilomètre de l'église, elle demande :

— Arrêtez-vous sur le côté, s'il vous plaît ; j'ai une proposition à vous faire.

— Un coin tranquille ?

— Ce n'est pas nécessaire. Où vous voulez. Mais ne nous mettez pas en retard.

Il trouve une place, se gare le long du trottoir.

Elle se penche vers lui, le fixe d'un regard trouble, puis, d'une voix rauque :

— Voulez-vous vérifier ? Vérifier que la tenue de votre femelle préférée est adéquate pour des obsèques ?

— Je n'osais pas vous le demander, bien que j'en brûle d'envie.

Il remonte sa main sous l'ourlet de la jupe, lentement, trop lentement pour Nicole. Elle écarte les cuisses de plus en plus au

fur et à mesure que la main progresse vers le haut. Les doigts accrochent l'attache d'une jarretelle, glissent le long de la peau chaude et moite.

— Nicole, vous êtes terriblement excitante...

Elle adore cette main qui prend possession de son intimité, ces doigts qui courent le long de sa peau. Les cuisses largement ouvertes, un talon posé sur l'accoudoir de la portière dans une position indécente, elle se prête à la caresse. Les doigts écartent avec fébrilité la culotte de soie beige, puis plongent dans la masse de chairs trempées d'excitation. Elle se cambre, avance les fesses sur le devant du siège de cuir pour mieux s'offrir à cette main diabolique.

— Vous êtes trempée... J'adore écarter vos poils pour fouiller votre chatte; c'est brûlant à l'intérieur... Vous allez couler sur le siège, cochonne!

« *Mon Dieu, c'est bon, trop bon ! Je vais jouir s'il continue. Je suis folle de faire ça en pleine ville ; si un passant nous voit...* » Nicole, sous l'emprise des vagues de plaisir qui déferlent dans son ventre, saisit le poignet de l'homme.

— Stop ! Vous en avez assez vu, dit-elle en criant presque. Je crois que j'ai taché ma jupe. Et puis des passants pourraient nous voir.

— Pas grave : votre manteau cachera l'auréole.

— Tss-tss, soyez sage, répond-elle en soupirant.

— Vous croyez que c'est facile de me retenir ? Donnez-moi votre culotte.

— Oh non, quand même pas, vous êtes fou !

— Allez, donnez-la moi.

Elle abdique, attrape difficilement les bords de sa culotte, la fait glisser le long de ses cuisses en se tortillant, puis de ses jambes ; un bord du tissu s'accroche au talon d'un escarpin. Le visage rouge d'un mélange d'excitation et de honte, elle la lui tend.

— Vicieuse... Vous allez aux obsèques sans culotte, cul nu ! dit-il en portant le tissu à ses narines.

— Mais c'est vous qui...

— Vous vous laissez facilement faire, dit-il en la coupant. Ne bougez pas.

Il ouvre la boîte à gants, en sort une boîte bleue, déchire la feuille plastique de protection.

— J'ai prévu quelque chose que je voulais utiliser plus tard ; mais puisque vous m'en donnez l'occasion...

— Qu'avez-vous encore en tête ?

Il ouvre la boîte, en extrait un objet noir de forme oblongue ressemblant à une grosse gélule de trois centimètres de diamètre et six de long, et un petit boîtier, noir lui aussi, avec six touches. Il l'ouvre, vérifie que la pile est en place, se penche entre les cuisses de la femme.

— Ouvrez-vous bien.

— Mais... que faites-vous ?

— Laissez-moi faire, voyons, vous allez nous mettre en retard !

Il écarte les grandes lèvres de la vulve aux poils collés par la cyprine, fait glisser la grosse gélule le long des chairs gonflées et l'enfonce au plus profond de la chatte.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il saisit le petit boîtier, appuie sur un bouton. Nicole sursaute : l'objet qu'il a introduit en elle vient de se mettre à vibrer.

— Amusant, n'est-ce pas ?

— Amusant ? Vous trouvez ça amusant ? lui lance-t-elle en s'exclamant. Vous êtes malade ! Je ne peux pas sortir avec ce truc que vous allez faire vibrer à votre guise !

Elle comprend... Cette grosse gélule qu'il a introduite dans son sexe est télécommandée. « *Il ne va pas me faire aller aux obsèques avec ça dans ma chatte ! C'est... c'est démoniaque, je ne vais jamais tenir le coup !* »

— Remettez votre culotte, sinon vous risquez de le perdre en marchant.

— Mais... je ne vais pas garder ça pendant les obsèques !

— Bien sûr que si.

— Vous êtes dingue !

— Dingue, non. Pervers, oui. Osez dire que vous n'aimez pas ce que je vous fais découvrir... Il faut y aller, sinon nous allons nous faire remarquer.

Elle abdique, reprend la culotte qu'il lui tend et l'enfile avec difficulté, tant l'excitation est forte.

Enfin arrivés devant l'église, ils descendent de voiture, elle lui tenant le bras.

— Comment vous sentez-vous, Nicole ?

— Terriblement excitée, et... un peu salope.

— C'est comme ça que je vous aime, ma chère femelle préférée. Allez rejoindre votre famille. Je reste au fond de l'église ; on se retrouve à la fin de la messe.



Assise au deuxième rang, aux côtés de sa sœur, derrière la famille du défunt, son cœur bat la chamade. Elle appréhende le moment où il va actionner la télécommande. Rien ne se passe pendant la première demi-heure ; elle finit par se calmer, pensant qu'il n'osera pas. Elle en oublie presque la grosse gélule enfoncée dans son sexe.

Le prêtre soulève le calice en marmonnant quelques versets qu'elle entend à peine. Son esprit divague ; elle a hâte que l'office soit terminé. C'est à ce moment précis que l'objet se met à vibrer. Elle sursaute. La vibration est tout d'abord lente, puis de plus forte intensité. Elle rougit, saisit le bras de sa sœur. Puis plus rien.

— Tu ne te sens pas bien ? demande sa sœur en chuchotant.

— Si... si, ne t'inquiète pas.

— Tu es certaine ? Tu es toute rouge.

« Le salaud ! Il a choisi le pire moment ; j'ai failli crier. Je me suis mise toute seule dans cette situation, c'est n'importe quoi ! Comment ai-je pu accepter ça ? Je suis devenue une dépravée... »

Puis ça recommence ; des vibrations oscillant entre rapides et lentes, d'intensité forte ou faible. Ce n'est pas tant la sensation de l'objet vibrant dans son corps qui l'excite – après tout, ce n'est pas vraiment excitant – mais le fait de savoir qu'il est à quelques rangs derrière elle, la main dans sa poche actionnant la télécommande, d'être à sa merci, la transporte dans une excitation qu'elle ne peut pas contenir. Il joue ainsi avec elle jusqu'à la fin de la messe. Elle croise et décroise les jambes, sa sœur lui jetant de temps en temps des coups d'œil.

— C'est long, lui murmure sa sœur. J'en ai marre.

— Euh... oui, encore au moins un quart d'heure je crois, répond Nicole alors que les vibrations sont au maximum, lui remuant le ventre.

— Ce sale con ne mérite pas tout ce cinéma... dit sa sœur en soupirant.

Elle tente de maîtriser l'excitation malsaine qui l'a envahie, serrant convulsivement les cuisses, mais ses pensées sont constamment tournées vers les scènes lubriques auxquelles elle a participé avec veulerie. Elle écarte un peu les genoux, les resserre, puis ouvre un peu plus les cuisses, imagine qu'elle offre le compas de ses jambes ouvertes à son boss, au curé. Elle aimerait remonter sa jupe pour montrer à sa sœur le haut de ses bas, les attaches des jarretelles, comme pour lui dire « Tu devrais faire comme moi, exciter les hommes ; ils te feront jouir. »

Enfin la cérémonie se termine. En se relevant, elle constate que sa culotte lui colle aux fesses. Heureusement, son manteau est suffisamment épais pour ne rien laisser paraître. Elle a hâte de le retrouver, lui dire qu'il n'aurait jamais dû faire ça, mais aussi combien elle a adoré. Lui dire qu'elle voudrait qu'il la baise, violemment, lui dire qu'elle aime être sa femelle préférée.

De retour à la voiture, elle s'assoit en soupirant, le fixe du regard, longuement, puis lui sourit.

— C'était terrible ! J'ai eu un mal fou à ne pas gémir. Pas à cause de cet objet démoniaque qui vibrait dans ma chatte, mais à cause de la situation. Dans cette église, au milieu de tous ces gens, dans cette atmosphère tendue, je... j'avais envie de vous avoir à mes côtés, d'écarter les cuisses pour ouvrir le chemin à vos doigts... Oh, mon Dieu, vous avez fait de moi une dépravée, et... j'adore ça !

Il lui sourit, pose la main sur son genou et remonte la jupe. Machinalement, elle écarte largement les cuisses. En soupirant, elle fixe la main qui prend possession de sa chair, la peau moite au-dessus de la lisière des bas. « *Vas-y, touche ma culotte ; elle est trempée, elle sent la femelle excitée. Tu veux la baiser ta femelle ? Tu veux qu'elle coule, salaud ? Tu veux que ma chatte gicle son sale jus de salope ?* »

— Vous en aviez envie, Nicole. Venir à des obsèques en portarretelles, avec un chemisier transparent, c'est quand même un peu provocant, non ? Vous saviez qu'en acceptant que je vous accompagne, j'allais vous faire connaître de nouvelles sensations. D'ailleurs, j'aimerais voir ces gros nichons remuer librement. Ouvrez votre manteau, Nicole, et retirez-moi ce soutien-gorge.

Excitée comme une folle, elle obéit.

— Avant, j'avais honte de mes gros seins ; maintenant, j'en suis fière, dit-elle en se tournant vers lui, le chemisier ouvert, exhibant ses seins gonflés de désir exacerbé. Vous savez, je ne suis ni une pute ni nymphomane. J'ai découvert le sexe, le plaisir de plaire, de m'exhiber. Ce sont les événements que je vis qui sont excitants ; ils me transportent de plaisir.

Puis après quelques secondes, d'une voix gémissante elle lui demande :

— Ils sont assez gros pour vous, les nichons de votre femelle ?

— Ils sont superbes ; vous savez bien combien je les aime, vos belles mamelles de femelle !

— Oh... j'ai besoin de jouir, que vous me fassiez jouir. Emmenez-moi dans un endroit tranquille, un bois par exemple.

— J'ai une idée : retournons à l'église.

— Non, j'ai envie d'être...

— Venez, j'ai envie de baiser une veuve... sexy ! dit-il en la coupant.

— Mais je ne suis pas veuve, seulement divorcée.

— Ne voulez-vous pas vous amuser ? Allons-y, tout le monde est parti !

— Décidément, vous êtes incorrigible, répond-elle en soupirant. Je suppose que je n'ai pas le choix... Vous n'allez pas me baiser dans l'église, hein, vous n'allez pas faire ça ?

— Vous ai-je déjà forcée ?

— Bon, d'accord. Vous êtes sûr qu'il n'y a plus personne ?

— Mais oui, ne vous inquiétez pas ; et puis je suis là.

— Justement, c'est bien ce qui m'inquiète...

Ils entrent dans l'église, elle avec le cœur battant la chamade. Il l'entraîne vers l'escalier menant aux orgues. Dans le silence du bâtiment vide, elle a l'impression que le claquement des talons sur le sol de vieilles pierres est assourdissant.

— Donnez-moi votre manteau et passez devant, je vous suis.

— Je vous vois venir : vous voulez voir mes cuisses.

— Comment avez-vous deviné ? réplique-t-il en souriant.

Excitée à la folie, en tortillant exagérément des hanches, elle monte lentement l'escalier, faisant grincer le vieux bois des marches. L'homme en profite pour flatter des doigts le nylon couvrant les jambes. Elle s'arrête quelques secondes, le laissant prendre possession de sa peau avec veulerie. Lorsque les doigts atteignent la lisière des bas, elle reprend sa marche. Mais il l'arrête, saisit l'ourlet de la jupe et la remonte à la taille, la coince dans la ceinture pour qu'elle ne retombe pas. Il a devant lui, sur les marches menant à la mezzanine, une femme, les jambes gainées de bas marron foncé, les fesses moulées par une fine culotte ne cachant rien de sa chair.

« Il voit tout ! Mes cuisses, mon porte-jarretelles, mes bas, mon... mon gros cul. Je suis folle de me laisser faire, mais c'est tellement bon... Vas-y, sers-toi ! »

Elle reprend sa marche, sublime, en se déhanchant pour mieux l'exciter.

— Vous êtes merveilleusement belle, bandante, belle à croquer.

— Bonne à baiser, vous voulez dire... répond-elle en chuchotant.

Arrivée en haut, elle colle son ventre contre la rambarde de la mezzanine, le regard face à l'autel en contrebas, se cambre.

— Retirez-moi ce truc ; j'ai envie de sentir votre bite.

— Votre vocabulaire s'améliore, ma chère femelle, et...

— Michelle ! Qu'est-ce que vous faites là ?

Elle rabat prestement sa jupe, croise les bras sur sa poitrine pour tenter de cacher ses seins totalement visibles à travers le corsage transparent.

— Bonjour, Nicole ; bonjour, Monsieur... ?

— Nicole, qui est-ce ?

— C'est... c'est... la responsable de la chorale. Elle joue de l'orgue et... mon Dieu, elle était là !

« Elle m'a vue les fesses à l'air... Elle nous a certainement entendus. Elle... elle va tout raconter au curé, aux gens de la paroisse ! »

Michelle les regarde alternativement en souriant. Personne ne bouge. Le silence règne pendant quelques interminables secondes. Nicole est en mode panique, aucun mot ne peut sortir de sa gorge. Alors le boss tente de dédramatiser la situation.

— Enchanté, Madame... ?

— Moi de même, Monsieur. Mais appelez-moi Michelle ; je suis une amie proche de Nicole, affirme Michelle avec un large sourire.

« Une amie proche ? Elle est gonflée ! Nous n'avons jamais été amies, ni même copines. Quelle garce ! »

— Nous sommes si proches que nous avons les mêmes envies, et les... mêmes tenues sous nos jupes.

Nicole la regarde d'un air effaré. Toujours incapable de parler, de réagir, elle subit la situation avec angoisse. Toujours en souriant, Michelle fixe le boss, se penche pour saisir l'ourlet de sa jupe qui lui couvre les genoux et la remonte lentement jusqu'à ce que la chair blanche des cuisses apparaisse au-dessus des bas, la peau barrée par les lanières d'un porte-jarretelles de couleur rouge-orangé et d'un slip assorti, l'ensemble étant un peu vulgaire. Les cuisses sont un peu maigres, avec du jour à l'entrejambe.

« *C'est pas vrai... elle va quand même pas faire ça !* »

— Vous voyez, moi aussi je m'habille comme une pute sous mon apparence sage. Depuis que j'ai vu Nicole venir assister à la messe en porte-jarretelles, j'ai compris qu'elle est possédée par le vice. Alors je fais comme elle. Ça vous excite, Monsieur ? Moi, ça m'excite de me montrer à vous. Vous alliez la baiser ? Voulez-vous que je vous suce avant de l'enfiler, cette pute ? Je suce bien, vous savez...

Nicole sent la panique monter en elle. « *La salope... Elle va me piquer mon amant, mon mec ! Qu'est-ce qu'il attend pour l'envoyer balader ?* » Elle fixe son boss d'un regard, cherchant du secours.

Le boss s'approche de Michelle, lui saisit le bras, la retourne, la plaque contre le clavier des orgues, appuie sur le haut du dos pour la forcer à se courber. Puis il baisse la culotte et lui assène une claque sonore sur chaque fesse.

— Écoutez-moi bien : Nicole n'est pas une pute ; je veux que vous vous rentriez ça dans le crâne. Vous avez tout intérêt à être discrète, sinon je m'occuperai personnellement de vous. Avez-vous bien compris ?

Pour appuyer ses dires, il assène une autre paire de claques encore plus fortes sur les fesses de Michelle.

— Aïe... vous me faite mal ! Oui, oui, je suis discrète.

— Nicole, venez la punir.

« *Ouf, il me défend. Mon Dieu, j'ai eu peur...* » Nicole s'ébroue, avale un grand bol d'air et s'approche.

— Tu as compris, salope ? Je ne suis pas une pute ! Moi, je ne vais pas dans un parking pour sucer des bites d'inconnus.

Et elle se met à asséner des claques sur les fesses de Michelle, ne s'arrêtant que lorsque la main lui fait mal.

— Ouiii, arrêtez, j'ai compris, je... je vous promets de ne rien dire.

— Nicole, je crois que vous avez des choses à me raconter, dit le boss. Je vous écoute, ma femelle préférée.

Nicole souffle, reprend le dessus sur la panique qui un moment l'avait laissée sans réaction. Et elle reprend la fessée, évacuant la peur qui l'avait envahie. Puis elle cesse, raconte à son boss ce qui s'était passé le dimanche après-midi chez Michelle, qui s'était mise nue devant elle en prenant le thé, se faisant jouir en s'enfonçant un gode dans le vagin, les aveux qu'elle avait faits au sujet de son mari l'emmenant dans un sous-bois où elle s'exhibait et suçait les sexes des voyeurs, mais en prenant soin de ne pas faire mention de l'épisode où elle s'était fait lécher la chatte par la garce.

Pendant ces explications, Michelle n'a pas bougé. Les fesses écarlates, elle écoute sans oser interrompre Nicole.

— Eh bien, c'est intéressant, tout ça. En effet, c'est une pute, cette chef de chorale. Je crois qu'il faut la punir encore plus ; par exemple en la frustrant. Qu'en pensez-vous, Nicole ?

— Bonne idée, mais comment ?

Il s'approche de sa maîtresse, l'enlace, prend ses lèvres pour l'embrasser profondément tandis que Michelle n'ose toujours pas bouger. Il remonte la jupe de Nicole, flatte les cuisses en faisant crisser le nylon et lui murmure :

— Elle ne va pas gâcher notre matinée ; je vais vous baiser, bien à fond, devant elle.

Puis, s'adressant à Michelle en utilisant son ton autoritaire :

— La pute, asseyez-vous sur le tabouret. Ne bougez surtout pas ; je ne veux rien entendre.

— Je ne bougerai pas, promis. Oui, je suis une pute... C'est la faute du Malin, le diable qui a pris le contrôle de moi, et...

— J'ai dit sans un mot !

Elle se tait et s'assoit en baissant la tête.

Nicole respire, l'excitation reprend le dessus. Son boss a maîtrisé la situation. Rassurée, son amant ayant réagi comme il le fallait, elle lui adresse un large sourire puis lui tourne le dos, le cul bien en vue du regard de l'homme, baisse sa culotte en gardant les jambes tendues. La grosse gélule tombe dans le creux du tissu : sa vulve étant tellement détrempée de cyprine, le poids de l'objet pourtant léger a fait le reste. Elle émet un petit rire, se débarrasse de sa culotte. Puis elle se tourne vers Michelle, lui donne la grosse gélule.

— Tiens, salope. Lèche. Lèche bien !

Michelle, ayant bien compris qu'elle a intérêt à obéir, prend l'objet gluant de mouille et le lèche tout en gardant les yeux baissés.

— Quelle dépravée, celle-là ! Une vraie pute obéissante. Regarde-nous : je vais le sucer.

Fébrilement, elle dégrafe le pantalon de l'homme, extirpe du slip la queue déjà dure, s'agenouille, les cuisses bien écartées et le suce goulûment avec veulerie. Après quelques minutes, lorsqu'elle le sent au bord de l'éjaculation, elle se lève, se remet contre la rambarde face à la nef et lui présente son cul. En plein délire, utilisant le tutoiement, elle lui lance :

— J'aime ta bite... Bon Dieu, elle est dure ! Vas-y, baise-moi, fort ; baise ta femelle préférée ! Je suis ta salope, lui murmure-t-elle.

Il agrippe les hanches, fixe du regard le large cul et s'enfonce en elle, bien profond. Ses fesses, un peu grasses, tremblent à chaque coup de boutoir que l'homme lui assène. Elle gémit, apprécie la sensation de la queue qui prend possession de sa chatte. Folle d'excitation, Nicole se met à délirer. Jetant un œil vers Michelle, elle l'aperçoit la jupe relevée, les cuisses écartées, se fouillant la vulve. Furieuse, elle lui lance :

— Regarde-moi, traînée ! Je lui offre mon gros cul ; il me baise bien...

Il la retourne face à lui, passe une main sous un genou pour lui relever une cuisse afin de mieux s'enfoncer en elle. Elle lui tend les lèvres, l'embrasse furieusement. Une forte odeur de sexe couvre celle du vieux bois de la mezzanine.

— Tu vois bien tout, Michelle ? Je sens sa bite ; elle est dure, elle me remplit... Il va m'envoyer son foutre !

Folle d'excitation, la voix hachée par la jouissance qui monte, elle parvient à dire :

— Oh... il a enfoncé un doigt entre mes fesses ! C'est vicieux... c'est tellement bon ! Toi, on t'emmènera sur des parkings d'auto-route... tu feras la pute, salope... tu... tu suceras les queues sales des camionneurs, et...

Sous les coups de queue que son amant lui assène et le doigt qui fouille son anus, elle se met à crier. Ses jambes tremblent, et elle jouit en lâchant un jet de mouille sur la queue de son amant.

Un lourd silence envahit la mezzanine, hormis la respiration encore un peu haletante de Nicole. Patrick la redresse, dépose quelques baisers sur le visage.

Une idée perverse vient de germer dans le cerveau encore embrumé de Nicole. Elle se met face à Michelle, les pieds bien écartés, et la fixe. Un filet de sperme s'écoule de sa chatte, reste accroché aux poils quelques secondes, puis d'autres grosses gouttes dégorgent du con enflammé, glissent le long de la cuisse avant de tomber sur le vieux parquet. Alors, posant un doigt sur le liquide gluant, elle en récupère une larme, le porte à sa bouche, le regard défiant Michelle comme pour lui dire « son sperme est à moi ».



Le lendemain matin, Nicole a tenté de se concentrer sur son travail, sans réel succès. Elle est constamment excitée et attend fébrilement que les bureaux se vident pour l'heure du déjeuner. En

se levant ce matin, les souvenirs de la veille ont ressurgi de façon lancinante. Alors elle s'est apprêtée avec soin : les cheveux bien tirés en chignon, elle a mis une jupe marron foncé, un chemisier beige assorti, des bas de couleur chair, un porte-jarretelles blanc, et des escarpins noirs aux pieds ; puis des bracelets à chaque poignet, les ongles vernis, long collier autour du cou dont la boucle basse repose sur le haut des seins.

Son boss est déjà venu la saluer lorsqu'il est arrivé au bureau. Un échange de regards a suffi pour qu'il comprenne : elle a envie de baiser. Il lui a lancé un « À tout à l'heure, midi trente ? » ; elle a acquiescé par un hochement de tête accompagné d'un sourire complice.

Midi presque trente... Elle ferme à clef la porte de son bureau, retire sa culotte, change sa jupe pour une autre plus évasée au bas des cuisses mais ultra serrée aux fesses, qui lui moule délicieusement le derrière, ce large cul que son boss aime avoir sous les yeux lorsqu'elle lui tourne le dos. Elle ouvre son chemisier, se débarrasse du soutien-gorge : son boss aime tant ses « gros nichons qui ballotent », comme il se plaît à dire... Elle vérifie son maquillage, sort de son bureau et entre dans celui du boss, ferme la porte à clef. Debout face à lui, elle se laisse examiner, tremblante d'excitation.

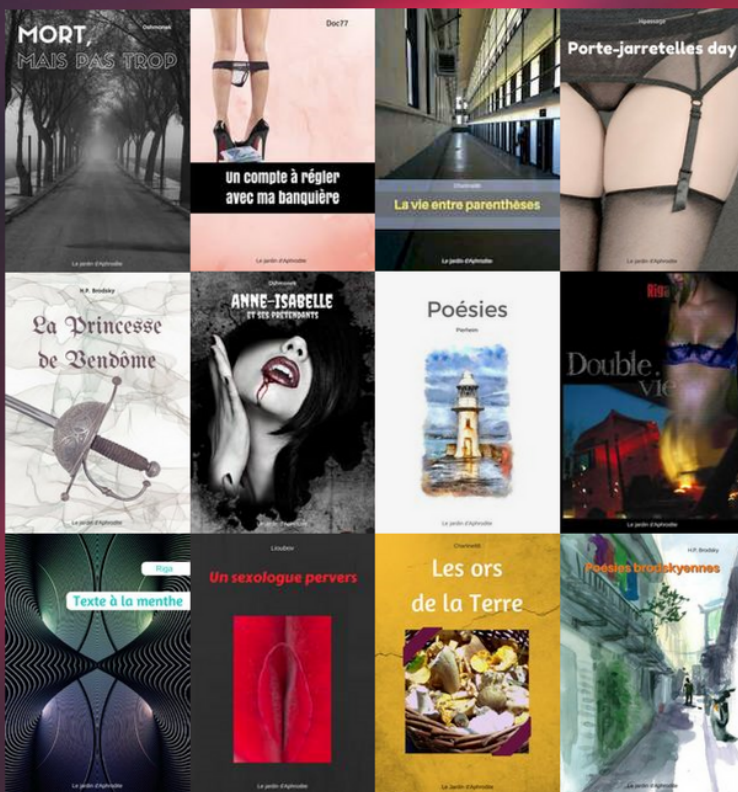
Elle saisit l'ourlet de sa jupe, la remonte pour pouvoir attraper les bords de sa culotte qu'elle baisse en se tortillant un peu maladroitement. Puis elle rabat sa jupe, s'approche du plateau derrière lequel est assis son boss, y dépose la culotte. La voix rendue rauque par un désir trop longtemps contenu, elle demande :

— Monsieur, je suis très excitée avec ce porte-jarretelles et ces bas ; je n'en peux plus, et... votre femelle préférée a envie de sucer votre bite.

Elle contourne le bureau, dégrafe le pantalon de son boss, extrait la queue déjà raide. Alors, accroupie, jupe remontée à la taille, elle lève les yeux, plonge son regard dans celui de l'homme et engloutit la bite dans sa belle bouche de femelle avide.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite